

LE MEURTRE DE LA RELIGIEUSE

ou

Le grand secret



Charles-Louis Delporte

Liège (Belgique) - Novembre 2022

Illustration de couverture :

Une Vierge Noire
telle qu’on en trouve dans
certaines de nos églises et cathédrales.
Elles sont inspirées des statues antiques
d’Isis et son fils
symbolisant la Lune et le Soleil.


PAGE BLANCHE



PAGE BLANCHE



LE MEURTRE DE LA RELIGIEUSE

ou

Le grand secret



Charles-Louis Delporte

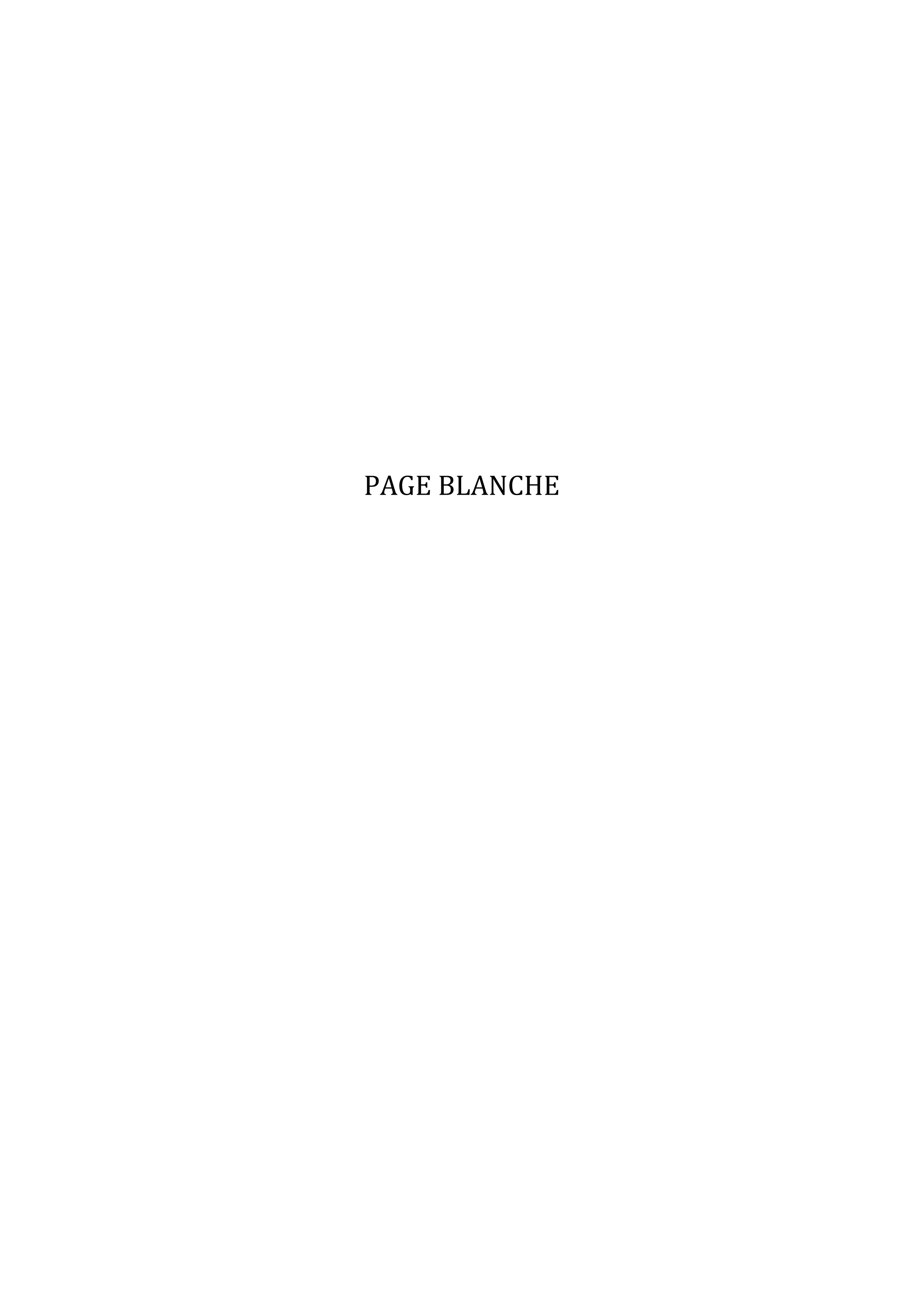
Liège (Belgique) - Novembre 2022

ATTENTION : l'ouvrage ne conservera
ses caractéristiques de mise en page
que s'il est téléchargé et lu
dans sa version originelle en PDF.

La présente édition, datée de novembre 2022,
est une réédition revue et corrigée
d'un ouvrage publié primitivement en 2020 sous le titre :

L'Apostat

Cet ouvrage est dédié à
tous ceux qui se posent des questions
quant à la valeur réelle des religions.


PAGE BLANCHE

CHAPITRE 1

La quarantaine, l'allure sportive et le regard vif, le commissaire Georges Helm était apprécié de ses collègues de la brigade criminelle comme de sa hiérarchie. Il avait une façon bien à lui de mener ses enquêtes, tout en finesse et discrétion. Raison pour laquelle on lui confiait généralement les affaires les plus délicates. En ce mardi neigeux, il avait été retenu toute la matinée à la brigade des stupéfiants par un collègue qui s'occupait alors d'un vilain règlement de comptes entre dealers. Il était donc sur le point de gagner enfin son bureau quand il croisa un de ses adjoints.

- Ah, bonjour Georges ! Tu es au courant que le patron veut te voir ? Il te cherche depuis deux heures au moins. Fais gaffe, ne le fais pas attendre ; il a sa tête des mauvais jours.

- OK, merci Alphonse. Je monte le voir immédiatement.

Le « patron » comme tout le monde l’appelait ici, était un homme pondéré mais d’un caractère assez renfermé. Il surveillait et dirigeait ses « troupes », comme il disait, d’une main de fer mais dans un gant de velours. Chacun le respectait. Quant à Helm, il avait toujours entretenu d’excellents rapports professionnels avec lui, aucun des deux hommes n’ayant des raisons de se plaindre de l’autre.

Helm se rendit d’abord dans son propre bureau, pour se débarrasser de sa veste qu’il aurait été incommode de garder dans les locaux agréablement chauffés du bâtiment. Il en profita pour vérifier que son répondeur n’avait enregistré aucun message important durant son absence et jeta un rapide coup d’oeil sur le courrier qu’on avait déposé dans le bac prévu à cet effet, toujours posé bien en évidence sur le coin de sa table de travail. Cela fait, il quitta les lieux et parcourut quelques couloirs avant de s'arrêter devant une porte sur laquelle il frappa.

- Entrez !

Helm ouvrit la porte et croisa aussitôt le regard du « patron » qui le fixa de derrière ses grosses lunettes. Assis à son bureau, situé juste en face de la porte, il avait l’air particulièrement ennuyé et soucieux. Cependant, à la vue du commissaire, il parut comme soulagé.

- Ah Georges, enfin ! Entrez vite et asseyez-vous ; j'ai quelque chose d'important à vous dire.

Helm avança dans la pièce et s'assit dans un des deux fauteuils situés en face de la table de travail du « patron ». Ce dernier se replongea quelques secondes dans la lecture d'un rapport qu'il parcourut d'un air concentré puis le ferma et regarda droit dans les yeux son commissaire.

- Georges, une affaire singulière nous est tombée du ciel ce matin, si j'ose dire. Elle me paraît si délicate que j'ai décidé de vous la confier. A vous et pas un autre, parce que vous avez toute ma confiance et je sais que vous serez capable de vous montrer extrêmement discret. Je vous demande également de mettre sur cette affaire le minimum de vos collaborateurs afin d'éviter tout commentaire, toute fuite intempestive. Travaillez même seul si nécessaire ou si vous le croyez préférable. Pas un mot de cela ne doit sortir d'ici ou de votre bureau, les principaux intéressés étant soucieux d'éviter toute publicité négative sur la catastrophe qui vient de les frapper.

Le « patron » s'arrêta un moment avant de reprendre, laissant Helm de plus en plus intrigué.

- Ce matin, j'ai personnellement été averti, par l'évêché, qu'un crime avait été commis chez les soeurs bénédictines. L'une d'entre elles a été retrouvée, le crâne fracassé, par une autre bonne soeur de l'abbaye.

- Diable !

- Hum... l'expression est peut-être mal choisie Georges. Mais passons ! Compte tenu du lieu et de la personnalité des principaux intéressés, la plus absolue discrétion m’a été demandée. Il est à craindre en effet que le coupable ou la coupable soit une des autres bonnes soeurs de l’abbaye ou un des membres du clergé que la défunte fréquentait. Vous imaginez le scandale possible. Et chez ces gens-là, on a une « sainte » horreur du scandale.

- Je vois, oui...

- Je crois savoir que vous avez fait vos études chez les jésuites ?

- Certes ; mais je n'en ai pas gardé un souvenir spécialement positif.

- Il n'empêche ; ces gens-là savent former les esprits et cela vous sera sans doute utile pour procéder à une enquête dans pareil milieu.

- La formation que ces gens-là m'ont donnée pourrait en effet s'avérer utile dans le cas présent.

- Vous allez donc filer là-bas. J’y ai déjà envoyé le légiste avec les mêmes recommandations que je viens de vous faire. La presse n’a évidemment pas été avertie et il faudra tout faire pour qu’elle ne le soit pas. J’imagine que vous n’aurez pas trop de mal à confondre le ou la coupable et que cette affaire pourra alors être traitée de façon aussi discrète que possible.

- Disposez-vous déjà de quelques éléments utiles ?

- En dehors des recommandations de discrétion qui m'ont été formulées par le secrétaire personnel de Monseigneur Marcel et en l'absence des constatations du légiste qui ne me sont évidemment pas encore parvenues, je sais seulement que la victime avait encore été vue, vivante, dans l'avant-soirée d'hier et que l'endroit où elle a été trouvée ce matin était son lieu de travail habituel, à savoir une sorte de petit appartement privé au sein même de l'abbaye. Tout paraissait en ordre, ce qui semble écarter l'hypothèse d'un crime crapuleux pour vol. Encore que... Vous savez qu'il faut toujours se garder de conclusions rapides.

- Bon. Eh bien je vais filer sur place. Je vous tiendrai au courant.

- Prenez votre temps pour observer et interroger, Georges. Je préfère une longue enquête discrète à une enquête rapide mais tapageuse. Surtout n'interrogez pas trop vite les membres de cette communauté religieuse car le secrétaire de Mgr Marcel m'a dit qu'à part la Mère Supérieure de l'abbaye et la religieuse qui a découvert le corps, personne là-bas n'a été mis au courant de ce qui s'est passé.

Helm repassa par son bureau, jeta à nouveau un coup d'oeil sur son courrier et conclut qu'il n'y avait là-dedans rien qui fut urgent. Il remit donc sa veste et

descendit dans la cour où il avait rangé sa voiture. Il partit aussitôt en direction de l'abbaye sans juger opportun de faire usage du gyrophare...

CHAPITRE 2

Une religieuse toute menue vint lui ouvrir la porte et lui demanda ce qu'il voulait.

- Commissaire Helm. Je suppose que ma visite est attendue.

La petite nonne eut comme un haut-le-coeur et, tout en reculant, elle marmonna d'un air ennuyé :

- Oui, entrez.

Helm pénétra dans une sorte de hall aux murs blancs et dont la peinture s'écaillait. Hormis quelques petits tableaux religieux sans grande valeur sans doute, rien n'indiquait en cet endroit la recherche d'une décoration ou d'un luxe quelconque.

- Suivez-moi monsieur...

La frêle créature ouvrit une porte et s'avança dans un long couloir sombre qui déboucha dans une cour

carrée entourée de colonnades. Elle marchait à pas rapides mais mesurés, sans faire de bruit, comme si elle glissait sur le sol. Tout en suivant cette sorte de fantôme vivant, Helm ne se sentait pas à sa place dans ce décor sinistre et silencieux. Rien déjà que le bruit de ses propres pas qui résonnaient clairement sous les voûtes de pierre, faisait tache. Après avoir contourné en partie la cour au milieu de laquelle se trouvait une fontaine sculptée qui semblait ne plus avoir vu couler d'eau depuis longtemps, la religieuse ouvrit une porte sur sa gauche et pénétra dans un nouveau couloir à l'entrée duquel elle emprunta un escalier qui s'ouvrait sur un autre long couloir qu'ils n'eurent pas à emprunter. Car, en effet, juste au-dessus de l'escalier, à droite, se trouvait une porte devant laquelle un policier en uniforme était assis sur une chaise. On lui avait demandé de se tenir là pour ne laisser entrer que des policiers. Reconnaissant Helm qu'il avait eu de nombreuses fois l'occasion de croiser, il se leva, le salua et lui ouvrit la porte.

- Vous avez encore besoin de moi monsieur ?

Helm regarda la petite bonne-soeur qui venait de l'interroger et lui fit signe que non.

- De toute manière monsieur sait comment m'appeler, ajouta-t-elle en montrant le policier en uniforme.

Et, la-dessus, sans avoir prononcé un autre mot,

elle tourna les talons et partit vers le fond du couloir qui s'ouvrait devant elle.

Helm la regarda un instant s'éloigner, toujours aussi silencieuse, puis pénétra dans la pièce dont il referma aussitôt la porte. Au milieu de cet endroit, il vit une large table de travail en bois sculpté et, juste à côté de celle-ci, le cadavre d'une religieuse, étendue sur le ventre. Le corps sans vie était entouré par deux hommes. L'un d'eux, médecin légiste, se dirigea de suite vers Helm.

- Salut Georges, on m'avait prévenu de ton arrivée. Sale affaire ! Cette bonne soeur s'est fait fracasser le crâne au moyen de la statue de la Vierge en plâtre que voici et que son agresseur n'a même pas cherché à dissimuler. Tu vois, le pied assez massif et carré porte des marques très nettes de sang coagulé auquel sont collés des cheveux.

Helm regarda attentivement la statue puis le cadavre gisant dans une marre de sang qui avait imbibé le tapis de sol. Ensuite il jeta un coup d'oeil circulaire. Il se trouvait dans une pièce en apparence cossue de plus ou moins quatre mètres sur quatre. Les fenêtres qui donnaient sur la rue étaient entourées de lourds rideaux de velours. Au sol, un grand tapis recouvrait presque toute la surface laissée libre par quelques armoires vitrées dans lesquelles se trouvaient de nombreux livres, impeccablement rangés. Sur la table

de travail se trouvaient un ordinateur, une imprimante imposante et un scanner à plat. L'ensemble évoquait un cadre de travail à la fois austère et moderne.

- Qui a trouvé le corps et quand ?

- Attends, je vais demander qu'on la fasse venir.

Le médecin passa la tête par la porte d'entrée et dit quelques mots au policier en faction. Puis il referma la porte comme pour éviter que quiconque puisse apercevoir ce qui se passait dans la pièce.

- Quelles sont tes premières constatations doc ?

- Eh bien il semble que cette personne se trouvait assise à son bureau. Son agresseur qui était sans doute en face d'elle l'aura alors frappée une première fois avec la statue à portée de sa main. La soeur aura vu venir le coup car il semble qu'elle ait tenté de le parer. Sa main gauche est en effet tuméfiée et elle porte une plaie au front. Le choc et l'esquive l'auront fait basculer, elle et son fauteuil. Et c'est tandis qu'elle cherchait peut-être à se relever que son agresseur, ayant contourné le meuble, la frappa alors à la tête par derrière. Il ne voulait à l'évidence pas se contenter de l'assommer car les plaies indiquent au moins deux coups d'une grande violence. Son crime accompli, l'agresseur a quitté la pièce, sans chercher apparemment à y dérober ou masquer quoi que ce soit. Constate par toi-même : mis à part le fauteuil renversé, tout semble parfaitement en ordre ici.

- En effet. Mais... où cela mène-t-il ?

Helm venait d’apercevoir, dans le coin de la pièce, une autre porte qu’il indiqua du doigt au légiste.

- Ca mène sur le reste de l’appartement. Parfaitement en ordre lui aussi.

Helm se dirigea vers la porte et l’ouvrit. Elle révéla une seconde pièce, de la taille de la première, et dont tous les murs à l’exception d’une porte et de deux fenêtres, étaient tapissés de rayonnages simples mais solides supportant un mélange de livres anciens et nouveaux de formats divers. Helm traversa cette pièce et poussa l'autre porte qui s’ouvrait au fond de celle-ci. Il découvrit ainsi une petite chambre comportant un lit d’une place et une petite garde-robe, tous deux de facture moderne. Une dernière porte ouvrait sur une petite pièce entièrement carrelée comportant un wc et une douche. Ici, bien plus que dans l’espace de travail proprement dit, le confort était spartiate. Helm ne crut pas utile de s’attarder là davantage. Tout paraissait en effet parfaitement en ordre et bien entretenu. Il revint donc sur ses pas, là où se trouvait le légiste et son adjoint et porta son regard sur la table de travail. L’ordinateur était d’un modèle récent et il était encore allumé. Helm appuya sur la barre d’espacement du clavier et l’écran se ralluma. Un texte apparut. Helm en lut quelques lignes. C’était une lettre adressée à un auteur que la religieuse remerciait de lui avoir envoyé

son livre dédicacé. La lettre n'était pas achevée. La table de travail était encombrée de papiers ou plutôt de photocopies d'articles divers. Helm jeta un oeil sur quelques-uns d'entre eux. Ils paraissaient tirés de revues érudites, tous portant de nombreuses références bibliographiques. Un seul livre, à couverture blanche, se trouvait sur un coin de cette table. Son titre attira l'attention du commissaire : *Jésus, une fable qui a la vie dure*. Il le prit en main et nota le nom de l'auteur : un certain Martial Bishop. Helm allait parcourir l'ouvrage quand on frappa à la porte.

- Entrez ! fit-il.

Une religieuse de haute taille, longiligne, ouvrit timidement la porte. Elle paraissait toute émue, craintive même. Elle regardait droit devant elle, d'un air effrayé, évitant visiblement de porter les yeux en direction du corps.

- Approchez, approchez. Sans doute est-ce vous qui avez trouvé le corps ?

- Oui monsieur. Quelle horreur !

- Pouvez-vous me dire quelle heure il était ?

- Neuf heure et demie monsieur. C'est toujours à cette heure-là que je viens... euh... que je venais apporter son courrier à soeur Apolline et voir si elle n'avait besoin de rien.

- Et aujourd'hui, qu'avez-vous fait ?

- Oh ! J'ai de suite vu ma très chère soeur allongée

là, dans son sang. J'ai bien compris qu'elle était morte car le sang n'était plus frais. J'ai poussé une exclamation d'effroi, c'est vrai, mais je me suis bien gardée ensuite d'alerter du monde. J'ai refermé la porte et suis allée directement prévenir notre Mère Supérieure.

- Vous n'en avez parlé à personne d'autre ?

- A personne monsieur. L'événement m'est apparu si grave que j'ai préféré en référer uniquement à notre Mère Supérieure.

- Vous avez bien fait. Et depuis ? Vous en avez parlé ?

- Non monsieur, sur ordre de notre Mère Supérieure.

- Bon. Eh bien je voudrais voir votre Mère Supérieure dans ce cas.

- Euh... oui, bien sûr. Si vous le désirez, je vais vous conduire à elle.

- Bien volontiers. Mais vous permettez ?

Helm prit son smartphone, forma un numéro et attendit quelques instants.

- Alain ? C'est Georges ici. Je suis sur une affaire qui demande beaucoup de discrétion. D'ici une quinzaine de minutes, tu vas te présenter à l'abbaye des soeurs bénédictines, dire que tu es inspecteur de police et ajouter que tu es attendu. Tu voudras bien écouter tout ce que te dira le légiste et renifler partout à la recherche du moindre indice. D'accord ? Pour le surplus,

tu ne souffles mot de cette histoire à personne. PERSONNE tu m'as bien compris ?

Helm raccrocha. Il savait qu'il pouvait avoir une confiance absolue en son adjoint. Il serra la main du légiste et de son assistant puis suivit la soeur qui s'était proposée pour le conduire chez la Mère Supérieure. A nouveau il emprunta des couloirs et un escalier. Dans ce vaste bâtiment, il avait perdu tout repère géographique. C'est finalement devant une lourde porte que la soeur s'arrêta et frappa.

- Attendez ici, fit-elle avant de se glisser comme une ombre dans la pièce.

Helm en profita pour regarder autour de lui. Le silence et la pénombre qui régnaient dans cette grande bâtisse d'un autre âge le ramenaient aux heures sombres de son enfance et de son adolescence, chez les jésuites. Il ne pensait pas jusque-là qu'il ressentirait à nouveau cette impression de solitude, de tristesse et d'enfermement. Son passage chez les bons pères devait l'avoir rendu allergique aux monastères, aux couvents et aux abbayes songea-t-il...

La porte s'ouvrit à nouveau et, avant de se retirer, la soeur longiligne fit entrer le commissaire dans une vaste pièce sombre bien plus luxueusement meublée que celle de la soeur défunte. Les meubles anciens, les tableaux au mur, les rideaux épais et le parquet ciré faisaient ici aussi bon ménage avec un ordinateur récent

et son imprimante, posés sur un meuble moderne, dans un coin de la pièce. La Mère Supérieure, de corpulence moyenne, se tenait derrière son bureau, assise dans un fauteuil de cuir noir, « raide comme la justice » selon une expression fameuse. Elle ne se leva pas et fit seulement signe à son visiteur de prendre place devant elle.

- Vous avez désiré me voir mon fils ?

- Exactement madame .

Helm remarqua que son interlocutrice avait sursauté imperceptiblement. Sans doute n'était-elle pas habituée à être appelée simplement « madame ». Elle allait devoir s'y faire cependant : Helm avait en effet apprit des jésuites les moyens simples pour déstabiliser ses interlocuteurs et mettre les plus rétifs d'entre eux en situation d'infériorité. L'art consistait à mêler savamment le miel au vinaigre et la brosse à reluire à la trique.

- Je suis ici pour enquêter sur le meurtre d'une de vos soeurs, vous le savez. Et je peux vous assurer que mon collègue et moi nous ferons preuve en cette affaire d'une absolue discrétion. A ce propos, puis-je vous demander de bien vouloir donner les ordres nécessaires pour qu'il soit accueilli dès son arrivée prochaine et conduit là où vous savez ?

La Mère Supérieure qui n'était sans doute pas habituée à recevoir ainsi des ordres, fussent-ils enrobés

de sucre, ne desserra pas les dents et décrocha simplement son téléphone puis forma un numéro. Elle attendit un instant puis s'exprima sur un ton cassant :

- Soeur portière, vous allez encore recevoir la visite d'un nouveau policier. Dès qu'il se présentera, veuillez le conduire, comme les précédents, là où je vous ai indiqué. Ne dites rien et ne posez aucune question à cet homme pas plus qu'aux précédents.

Elle raccrocha et regarda Helm droit dans les yeux, sans rien dire. Elle cherchait visiblement à l'impressionner par une apparence et un ton hautains.

- Je suppose, madame, que cette soeur portière est la même que celle qui m'a accueilli tout-à-l'heure ?

- Absolument.

- Donc, en dehors d'elle, de vous et de la soeur qui a découvert le corps ce matin, personne d'autre n'est au courant de ce qu'il s'est passé ?

- En effet. Du moins dans cette abbaye, car j'ai estimé de mon devoir d'en référer immédiatement au secrétaire de Monseigneur l'évêque. C'est lui qui m'a dit qu'il allait prendre contact avec les autorités et que je n'avais qu'à attendre en prenant les dispositions pour que la venue des policiers se passe aussi discrètement que possible. Ce conseil était évidemment superflu.

- Je comprends. Eh bien, pouvez-vous me dire un mot de soeur Apolline, la défunte ?

- Que désirez-vous savoir monsieur ?

Helm nota la disparition du « mon fils ».

- J'aurais tendance à vous répondre que je désire tout savoir ou, du moins, autant que possible. Voyez-vous, pour les besoins de mon enquête, il est nécessaire que je connaisse un peu mieux la victime : ses origines, son travail, ses habitudes...

- Je vois. Eh bien soeur Apolline est arrivée dans notre Communauté il y a plus de dix ans de cela. Elle y a toujours eu un statut particulier. C'est une historienne. Elle était là avant tout pour mener des recherches personnelles. Elle ne fréquentait donc pas beaucoup les autres soeurs de notre Communauté, sauf à l'occasion des repas pris en commun ou lors des offices qu'elle ne suivait d'ailleurs pas tous car elle en était dispensée... comme d'un tas d'autres choses d'ailleurs !

La Mère Supérieure s'arrêta un court instant, comme pour donner à sa pause silencieuse un sens lourd de sous-entendus divers. Puis elle reprit.

- En fait, elle était en quelque sorte simplement logée au sein de notre abbaye. Sans plus. On ne pouvait donc pas vraiment la considérer comme membre à part entière de notre Communauté. Elle disposait simplement ici d'une sorte de petit appartement indépendant que vous avez pu visiter je pense. Elle n'en sortait que pour participer à nos repas auxquels elle était accueillie un peu comme une invitée ; ou pour suivre les Offices divins quand elle le désirait, ce qui

n'était pas régulier.

A nouveau la Mère Supérieure s'interrompit, soucieuse apparemment de marquer une sorte de jugement négatif qu'elle portait sur les pratiques religieuses de la défunte. Puis elle reprit ses explications.

- Nos contacts avec elle étaient donc forcément très limités. D’autant plus que son bureau communiquait directement à l’extérieur par une petite porte donnant dans la rue qui se trouve derrière l’entrée principale. C’est donc par là qu’elle entrait et sortait de notre abbaye où qu’elle recevait ses visiteurs privilégiés.

- Elle recevait donc des visiteurs extérieurs à votre Communauté sans qu'ils soient introduits ici par une soeur portière ?

- Soeur Appoline s'était octroyé ce droit, comme d'autres d'ailleurs. Elle même ne se privait pas de sortir tous les jours de notre abbaye pour aller je ne sais où et sans m'en rendre aucun compte.

- Et qui étaient ces visiteurs ?

- Comme pour le reste, elle estimait sans doute n'avoir pas à m'en informer. La plupart de ces gens étaient, je pense, de ces érudits qui partageaient avec elle un intérêt pour les recherches historiques. Elle m’a quelquefois parlé de deux ou trois d’entre eux, mais je ne me souviens pas de leurs noms. Je sais cependant que

Monseigneur l’évêque était du nombre.

- L’évêque venait la voir ici ?

- Rarement je pense. C’était plutôt l’inverse. Car je sais qu’elle avait ses entrées régulières à l’évêché. C’est d’ailleurs Monseigneur qui l’avait fait placer dans notre Communauté.

- En fin de compte, si je comprends bien, Monseigneur l’évêque connaît peut-être bien mieux que vous la personnalité et les activités de soeur Apolline ?

- C’est fort probable.

- Eh bien il ne me reste alors qu’à aller le voir.

- Vous n’y songez pas ?

- Pardon ?

- Monseigneur l’évêque ne reçoit pas sans rendez-vous ; et encore !

- Comment ? Mais madame, dois-je vous rappeler que je mène une enquête sur un meurtre ? La victime est une de vos religieuses, je cherche son meurtrier, voire son assassin s’il y a eu préméditation ; et j’ai forcément BESOIN d’en savoir plus sur cette victime. Il me FAUT donc rencontrer ceux qui peuvent m’informer utilement sur ce sujet. Avertissez donc Monseigneur de ma venue si vous l'estimez opportun.

Le ton ferme de Helm avait quelque peu ébranlé la Mère Supérieure qui n’était sans doute pas habituée à ce qu’on lui parle ainsi. Elle fit la grimace et décrocha à nouveau son téléphone. Elle forma de mauvaise grâce

et d'un air agacé un numéro qu'elle releva sur une petite liste posée à côté de l'appareil. Après une courte attente silencieuse, elle parla...

- Oui, bonjour. Mère Agathe, de la Communauté des bénédictines. Pourriez-vous me passer le secrétaire de Monseigneur, Monsieur le doyen Auriol. J'attends, oui, merci. (...) Bonjour Monsieur le doyen. J'ai ici devant moi le commissaire chargé de l'affaire délicate dont je vous ai entretenu ce matin. Il souhaiterait rencontrer Monseigneur. Est-ce possible ? Oui, j'attends, merci.

Un moment s'écoula puis elle reprit, d'une voix devenue mielleuse :

- ... Merci. Merci encore et bonne journée Monsieur le Doyen.

Elle raccrocha, à la fois visiblement contrariée et apaisée. Avec une amabilité feinte, elle s'adressa à son vis-à-vis sur un ton plus onctueux que précédemment.

- Monseigneur n'ayant pas aujourd'hui d'occupations qui nécessiteraient sa présence absolue veut bien vous recevoir. Si cela vous agrée, vous pouvez donc vous rendre immédiatement à l'évêché.

Sur un ton cette fois quasi gouailleur, Helm répondit :

- Cela m'agrée en effet. Je vous laisse donc en vous remerciant de votre amabilité.

Après un échange de sourires d'une évidente mauvaise foi, Helm et la Mère Supérieure se quittèrent,

la Mère ne se soulevant même pas de son fauteuil, ce qui ne dérangea pas du tout son visiteur pressé de quitter une personne aussi peu avenante que celle-là.

Comme par miracle —mais les miracles ne sont-ils pas communs en de si saints lieux ? — la soeur portière passait justement par là à ce moment précis. Avec son air de fouine, ce fantôme vivant se proposa donc de raccompagner le visiteur qui la suivit cette fois d'un pas quasi militaire qui semblait la faire sursauter spasmodiquement. Revenu dans la rue, Helm soupira d'aise, tout heureux d'avoir enfin quitté l'atmosphère étouffante de cette abbaye. Il se mit au volant de sa voiture et prit la direction de l'évêché, craignant par avance de pénétrer, là aussi, dans une sorte d'éteignoir...

CHAPITRE 3

- Je suis averti : Monseigneur vous attend.

Cette fois, c’est un homme de haute taille et de belle apparence, en habits de clergyman, qui était venu ouvrir la porte de l’imposante bâtisse. Il fit entrer Helm puis le précéda. Les lieux, ici, n'évoquaient pas du tout l'atmosphère lugubre et étouffante de l'abbaye bénédictine. Ici, la lumière semblait pénétrer partout par de larges fenêtres et les couloirs étaient richement décorés de tableaux et de sculptures. A l’étage, les dalles de marbre du couloir firent place à un parquet recouvert partiellement d’un tapis rouge. Bien que l'endroit semblait déserts et que le silence y régnait il en émanait cependant une sorte d’hospitalité chaleureuse.

Le clergyman frappa à une lourde porte en chêne et tendit l’oreille. Puis il entra en priant le visiteur

d'attendre. L'instant d'après il ressortit et laissa la porte grande ouverte, faisant signe à Helm d'entrer.

La pièce dans laquelle pénétra Helm était éclairée par de larges baies vitrées et luxueusement décorée d'objets d'art divers. Les tentures et le tapis à dominante rouge ajoutaient au luxe ambiant. Face à une grande cheminée de marbre ouvragée se trouvait une table de travail en chêne. Le fauteuil en cuir derrière celle-ci était vide. L'évêque, debout, se tenait en effet à gauche de l'entrée, dans une baie vitrée où avait été disposé un grand divan de cuir noir formant un U.

- Entrez donc, Monsieur le commissaire, joignez-vous à moi.

L'évêque était un homme de belle stature au port de tête noble. Il était vêtu, lui aussi, très simplement, de ce costume gris-bleu que portent désormais beaucoup de prêtres ordinaires. Helm s'approcha et l'évêque lui tendit la main, sans façon aucune. Helm en fut surpris et la lui serra. A l'évidence, cet homme s'embarrassait peu de règles protocolaires.

- Je sais pourquoi vous êtes là, Monsieur le commissaire. Hélas ! C'est une bien triste et bien pénible affaire que celle-là. Et je vous remercie par avance de la discrétion que vous adopterez dans le courant de votre enquête. En quoi puis-je vous être utile ?

L'évêque avait fait signe à son visiteur de s'asseoir. Sur une table basse située entre eux se

trouvaient deux verres et une carafe.

- J'aimerais que vous me parliez un peu de soeur Apolline. Même la Mère Supérieure de l'abbaye des bénédictines ne semble pas très bien la connaître ni savoir ce dont elle s'occupait. Or, vous comprendrez que pour y voir clair dans cette affaire j'ai quand même besoin de cerner quelque peu le personnage, je veux dire, la victime.

- Bien entendu, je vous comprends tout-à-fait. Euh... je sais que cela est interdit en principe durant le service, mais on peut faire une exception je suppose ? Vous prendrez donc bien un porto ?

L'évêque avait dit cela d'un ton enjoué, cherchant à l'évidence à créer entre eux une ambiance aussi cordiale que possible. Craignant de passer à côté de cette opportunité et d'indisposer son hôte, Helm accepta le verre qui lui était proposé, bien qu'il n'était pas un grand fervent des alcools. Tout en versant les boissons, l'évêque commença à parler...

- Je connais soeur Apolline —de son vrai nom Anna Solvertin— depuis quinze ans et même davantage car nous nous étions déjà croisés auparavant lors de nos études. C'est... euh... c'était une personne remarquable. Tandis que je poursuivais des études de théologie, elle s'orienta vers un doctorat en histoire et se spécialisa dans l'étude des cultes anciens. Elle n'embrassa la vocation religieuse que sur le tard et c'est pourquoi,

lorsque je la rencontrai par hasard alors que je venais d'être nommé évêque, je la fis recevoir dans la Communauté religieuse où elle a demeuré depuis lors. Mon voeu était qu'elle puisse poursuivre là, à son aise, toutes les études historiques qu'elle jugerait devoir faire dans les domaines qui étaient devenus sa spécialité. Vous savez, il y a parmi les religieux et les religieuses nombre de chercheurs divers qui vivent dans des Communautés qui leur servent en quelque sorte de gîte mais dont ils sont dispensés de suivre absolument les règles. Soeur Apolline était donc dans ce cas. Pour les besoins de ses recherches, elle fréquentait les bibliothèques universitaires mais aussi celles de couvents divers dans ce pays. Des correspondants, ici et là, lui permettaient en outre de se procurer des copies de manuscrits anciens détenus à l'étranger. Bref, elle agissait comme tous les historiens sérieux le font, la seule différence par rapport à eux étant qu'elle portait l'habit de religieuse.

- Justement, il m'a semblé qu'elle était vraiment peu intégrée dans sa Communauté. La Mère Supérieure n'a presque pas pu me parler de sa personnalité et de ses recherches.

- Nuançons Monsieur le commissaire. Il est exact que soeur Apolline n'était pas vraiment intégrée dans cette Communauté. Elle n'avait pas à l'être en fait. Je l'avais voulu ainsi et c'est ce qu'elle souhaitait elle-

même. Je viens de vous le dire, elle était là un peu comme une locataire, dispensée de toutes les obligations qu'ont les autres religieuses. La vie des religieuses d'une Communauté est très réglée. A telle heure on se lève, à telle heure on va assister à l'Office, à telle heure on s'occupe de tâches ménagères et ainsi de suite jusqu'au coucher. Un découpage du temps si précis ne peut absolument pas convenir à un chercheur quel qu'il soit. D'où la dispense dont jouissait soeur Apolline de par ma volonté même. Il ne faut pas être grand psychologue pour comprendre qu'un tel régime de faveur n'était pas pour plaire vraiment à Mère Agathe qui ressemble davantage à un Pitt Bull qu'à un papillon qui butine de fleur en fleur à son gré si vous voyez ce que je veux dire. Mère Agathe convient parfaitement dans son emploi qui consiste à gérer tant au niveau des finances que de la discipline, un groupe d'une trentaine de femmes bien différentes quand même les unes des autres, même si elles sont unies par un idéal commun. Croyez-moi, ce n'est pas chose facile tous les jours.

L'évêque avait ajouté cette dernière phrase avec un sourire entendu en direction du commissaire. Il poursuivit...

- Si Mère Agathe convient si bien dans son emploi, c'est parce qu'elle préfère sans doute un régime disons militaire à celui qui serait organisé par des poètes. Et vous devez comprendre que l'indépendance dont

jouissait soeur Apolline ainsi que ses nombreux contacts avec le monde extérieur pouvaient avoir quelque chose d'agaçant voire d'incongru aux yeux de Mère Agathe. Pas étonnant, dès lors, que ces deux personnes soient restées assez peu liées entre elles.

- En résumé, soeur Apolline était un peu considérée par soeur Agathe comme le mouton noir de son troupeau ?

L'évêque eut un rire bref.

- Vous avez bien résumé la chose. Nous sommes là, vous le comprenez certainement, dans le dédale de la psychologie humaine...

- Mais sur quoi donc portaient exactement les recherches de soeur Apolline ?

- Soeur Apolline était spécialisée dans les cultes anciens et plus précisément sur les origines et la signification de leurs rites particuliers.

- Rien de bien exaltant en somme.

- Détrompez-vous ! C'est, au contraire, un sujet passionnant. Pour peu, bien sûr, qu'on s'y intéresse ; ce qui n'est pas le cas d'un grand pourcentage de la population, je vous le concède. Mais un historien a souvent des préoccupations très différentes de celles de l'homme de la rue...

- Et pourquoi ces recherches ?

- Pourquoi un chercheur cherche-t-il ? Mais pour mieux comprendre bien sûr ! Et aussi, en finalité, pour

faire profiter les autres de ses propres avancées en la matière. Soeur Apolline publiait donc parfois des articles érudits dans des revues spécialisées qui ne sont guère lues que par des historiens pointus et dont les médias ne parlent jamais. Car il en est ainsi des travaux d'érudition : la grande presse ne s'y intéresse pas. Et c'est bien dommage d'ailleurs. Cela explique le fossé immense qui peut exister entre ce que sait ou croit savoir l'homme de la rue et ce qui est ou qui fut réellement. Vous avez sans doute souvent entendu des gens dire « on nous cache tout » ; mais ceux qui disent cela ne se donnent généralement jamais la peine de chercher eux-mêmes des informations capitales sur des sujets importants. Pourtant, de nos jours, grâce à internet, l'accès à l'information est beaucoup plus aisé que jadis. Quelles excuses ont donc ces gens de ne s'intéresser à rien d'autre qu'au dernier film qui vient de sortir ou aux résultats des derniers matches de football ? Il est facile de se plaindre d'être mal informé quand on ne fait même pas l'effort de se mettre devant un clavier pour chercher soi-même à s'instruire.

L'évêque s'arrêta net. Son regard était devenu plus sombre. Il semblait porter un jugement assez négatif sur notre société moderne. Voyant qu'il n'ajoutait rien, Helm le relança.

- La Mère Supérieure m'a dit que soeur Apolline rencontrait pas mal de gens ?

- Comme je vous l'ai dit, soeur Apolline était dispensée des obligations auxquelles les soeurs de sa Communauté sont astreintes. Elle vivait saintement dans celle-ci, mais à part au moment des repas, elle ne fréquentait donc pour ainsi dire pas ses soeurs en religion. Non qu'elle fut asociale ; c'était simplement la conséquence logique et ordinaire de ses activités, sans plus. En revanche, elle fréquentait beaucoup de bibliothèques et avait de fréquents contacts avec d'autres historiens. Elle rencontrait donc beaucoup de gens et ne vivait pas du tout retirée du monde. Passionnée comme elle l'était par ses recherches, soeur Apolline avait cependant fini par ne plus rencontrer que des érudits qui partageaient la même passion qu'elle. Cette forme d'écrémage, si je puis appeler cela ainsi, est quelque chose que pratiquent souvent les passionnés sans même s'en rendre compte. Soeur Apolline vivait donc un peu dans sa propre bulle, mais celle-ci ne l'isolait pas. Elle rencontrait donc d'autres érudits, soit chez eux, soit dans son propre bureau, à l'abbaye. Des discussions et des échanges d'opinions entre érudits peut jaillir, parfois, la lumière ou faire apparaître de nouvelles pistes de recherches. D'où ces nombreux colloques entre passionnés...

- On m'a dit que vous faisiez partie des gens que soeur Apolline rencontrait régulièrement.

- Soeur Apolline venait assez souvent me rendre

visite. Généralement à ma demande d'ailleurs. Je vous ai dit que je la connaissais depuis bien longtemps. J'admirais son érudition, son esprit d'analyse. Discuter avec elle de choses diverses n'était jamais une perte de temps. Ses opinions comptaient pour moi. Parfois, je la consultais pour résoudre un problème épineux. Elle m'aidait souvent à y voir plus clair et à mieux forger ma décision.

- Ces problèmes épineux étaient-ils des problèmes historiques ?

- Non, pas du tout. Du moins pas seulement. Je vous ai dit que ses opinions comptaient pour moi. Son érudition immense lui donnait une certaine clarté de jugement et une valeur inestimable dans la manière de peser le pour et le contre de certaines choses. Nous pouvions donc parler de toutes sortes de sujets.

- Vous lui rendiez visite également ?

- Exceptionnellement, oui. Vous savez, un évêque ne se déplace pas aisément en passant inaperçu. Sa visite à une simple soeur dans une abbaye aurait pu créer des jalousies. Vous voyez ce que je veux dire...

Helm pensa à la Mère Supérieure. Il était évident qu'une femme aussi imbue qu'elle de son rôle ne pouvait qu'être contrariée par le fait que l'évêque vint rendre visite à une de ses soeurs sans venir la saluer elle-même.

- Vous reprendrez bien un peu de porto ?

- Non merci, je conduis. Mais dites-moi, euh... Monseigneur, avez-vous une idée de qui aurait pu en vouloir à soeur Apolline pour la tuer ?

- Absolument pas. Soeur Apolline, je vous l'ai dit, vivait comme une sainte. Elle n'avait qu'une passion : l'histoire. Et Dieu, bien entendu ! Je ne vois pas qui aurait pu être son ennemi.

- Vous ne pensez pas à un drame fondé sur la jalousie ou même une affaire de moeurs ?

- Une affaire de moeurs ? Mais que voulez-vous dire ou que sous-entendez-vous ?

- Eh bien, dans certaines communautés religieuses de femmes, on a connu plusieurs fois des crimes engendrés par la jalousies entre femmes ayant des rapports lesbiens.

- Seigneur, Seigneur ! Qu'allez-vous imaginer là !

- Mon rôle est d'envisager toutes les hypothèses, même celles qui pourraient vous paraître les plus saugrenues ou les plus scandaleuses.

- Ecoutez, Monsieur le commissaire, je connais parfaitement les problèmes auxquels vous faites allusions. D'autres du même genre ou différents existent dans les communautés religieuses d'hommes, dans les séminaires et même dans tout le clergé. Le rôle d'un évêque est, entre autres choses, de les gérer de la manière la plus opportune et en évitant surtout des drames comme certains évêchés en ont connus. Grâce

au Ciel, depuis mon arrivée dans cet évêché, tous ces problèmes ont pu être chaque fois assez rapidement réglés. Il faut vous dire que j'ai donné des ordres stricts à ce propos.

- Je veux bien vous croire Monseigneur. Mais pour en revenir à soeur Apolline, êtes-vous certain qu'elle n'entretenait aucune liaison avec une soeur de l'abbaye ?

- Au cours de nos colloques privés, elle n'y a jamais fait la moindre allusion en tout cas.

- Et cela vous suffit-il pour avoir une certitude ?

L'évêque réfléchit un moment puis reconnut :

- Non, en effet. Mais elle connaissait mon ouverture d'esprit sur ces sujets et je pense que si une telle liaison avait existé et lui avait posé problème, elle m'en aurait parlé.

- Et si la Mère Supérieure avait su quelque chose de ce genre, vous en aurait-elle averti ?

- J'aime à le croire en raison des directives que j'ai données.

- Vous a-t-elle déjà fait part de soupçons de ce genre pour l'une ou l'autre soeur de son abbaye ?

- Non.

- Etrange...

- Pourquoi donc ?

- Je trouve étrange que dans cette vaste abbaye aucun un cas du genre ne se soit jamais produit.

- Et vous en concluez ?

- Que la Mère Supérieure ne vous dit pas tout.

- Jésus, Marie, Joseph ! quelles perspectives effrayantes vous m'ouvrez là.

- Cela n'a rien d'effrayant, croyez-moi. Nous sommes là simplement dans le dédale de la psychologie humaine dont vous parliez tout-à-l'heure.

- Certes, certes...

- Vous n'avez pas connaissance non plus d'une liaison entre soeur Apolline et un homme ?

- Pas davantage. Je n'y ai même jamais songé. Je vous l'ai dit : elle n'avait qu'une passion...

- Et cela suffit à combler une vie ?

- Je le pense. J'en suis même certain.

- Certain en ce qui concerne soeur Apolline ?

- Vous me feriez douter de tout...

- Quand avez-vous vu soeur Apolline pour la dernière fois ?

L'évêque parut embarrassé. Il sirota un moment son verre de porto puis le déposa devant lui et reprit, l'air grave.

- C'était précisément hier soir. Exceptionnellement j'avais fait un saut dans son bureau, à l'abbaye. Elle voulait connaître mon avis sur un article qu'elle se préparait à publier.

- A quelle heure êtes-vous arrivé et quand êtes-vous reparti ?

- Je suis arrivé chez elle vers 21h et je l'ai quittée vers 22 heures.

- Quelqu'un vous a vu ?

- Je n'en sais rien. Je ne le pense pas, mais sait-on jamais ? Pressé par le temps et n'ayant pas envie d'aller saluer également Mère Agathe, je me suis montré discret et je suis donc entré par la petite porte, dans la rue derrière l'entrée principale de l'abbaye. Il m'a suffi de monter l'escalier pour arriver directement en face de l'appartement personnel de soeur Apolline.

- On vous a vu quitter l'évêché et y rentrer ?

- Je l'ignore. En tout cas je n'ai rencontré personne. A vrai dire, je jouis également d'une entrée directe et discrète donnant dans une petite rue adjacente à la voie principale. Cela me permet de gagner du temps.

- Et quand vous avez rendu visite à soeur Apolline, vous n'avez rien remarqué d'anormal ?

- Non, pas que je sache.

- Soeur Apolline a été tuée à l'aide d'une statue de la Vierge. Un objet en plâtre d'un bon poids, d'une taille de quarante centimètres. L'avez-vous remarquée ?

- Une Vierge de Lourdes en fait... Oui, elle était sur son bureau, juste à côté de son imprimante. Je l'ai vue là à chaque fois que je lui ai rendu visite.

- Bon. Il me semble que j'en sais assez pour le moment. Vous ne voyez plus rien qui pourrait m'aider

à avancer dans mon enquête ?

- Hélas non, Monsieur le commissaire. Si je le pouvais...

- Je vais donc prendre congé en vous remerciant de m'avoir reçu ainsi à l'improviste.

- Mais je n'ai fait, je pense, que mon devoir. Je devais bien cela à ma chère soeur Apolline.

- Avait-elle de la famille ?

- Non, plus personne à ce que je sache.

- Que vont alors devenir ses biens ?

- Au décès de ses parents, elle m'avait dit avoir déposé un testament chez le notaire qui s'était occupé de leur succession ; testament dressé en faveur d'une institution. Mais elle ne m'avait pas dit laquelle.

- Bien. Merci Monseigneur. Et pardonnez encore cette visite.

- Revenez quand vous le voudrez si cela vous est nécessaire, Monsieur le commissaire. Ma porte vous sera toujours ouverte.

CHAPITRE 4

Cet évêque était un homme fort affable pensait Helm tout en roulant vers les bureaux de la police judiciaire. C'était en tout les cas un homme disponible qui n'avait pas la froideur de la Mère Supérieure. Celle-là ne lui avait pas tout dit, il le sentait. Car enfin, on ne peut pas côtoyer dix ans une religieuse sans presque rien savoir d'elle et de ce qu'elle fait.

De retour dans son bureau, Helm regarda plus attentivement son courrier. Il y avait là une lettre d'un collègue qui lui transmettait un dossier concernant une affaire urgente dont il ne pourrait plus s'occuper désormais. Il décida donc d'en charger un de ses inspecteurs. Il se rendit alors aussitôt auprès de ce dernier, lui expliqua qu'il lui confiait la suite des événements et revint dans son bureau. Il commença par

passer un coup de fil au légiste.

- Tu as une idée de l'heure précise du décès ?

- Comme tu peux l'imaginer, j'ai fait diligence. On a évacué le corps par l'arrière, dans une ambulance classique, comme s'il s'agissait d'une personne malade et j'ai déjà achevé les examens. Tu auras mon rapport dans l'heure qui suit. Mais je peux déjà te dire qu'il n'y a rien de vraiment particulier à signaler. Il semble qu'il y a eu, comme je te l'avais dit, un premier coup porté de face puis deux coups fortement assénés à l'arrière du crâne. Le scénario se confirme donc : quelqu'un a frappé la religieuse de face puis, profitant qu'elle était tombée à terre l'acheva de deux coups sur le crâne. Elle n'a pour ainsi dire pas eu l'occasion de se défendre. J'ajoute que cette religieuse ne fumait pas, ne buvait pas, mais... n'était plus vierge.

- Tu peux m'en dire plus ?

- Elle n'était plus vierge mais je dirais que la perte de sa virginité remonte à longtemps. Rien n'indique des rapports sexuels récents. En revanche, elle avait des boules de geisha dans le vagin.

- Hein ?

- Oui mon vieux. Notre bonne soeur s'adonnait semble-t-il à certains plaisir solitaires...

- Tu ne m'as pas dit l'heure de sa mort...

- Aux alentours de 22-23 heures.

- Bien. Je te remercie. A plus...

Helm pensa aux confidences de la célèbres Mère Théresa qui, dans son dernier livre, avait révélé qu'elle avait été toute sa vie une ardente masturbatrice. Bah ! Il faut bien que le corps exulte comme disait Brel. Et n'est-ce pas le contraire qui serait anormal ?

Helm en était là de ses réflexions quand on frappa à sa porte

- Entrez

Alain, son fidèle collaborateur, se pointa. Il entra, ferma la porte derrière lui et vint s'asseoir devant son chef.

- Alors ? Tu as trouvé des choses intéressantes à l'abbaye ?

- Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ?

- Que veux-tu dire ? Tu as l'air tout étonné.

- Quelle sorte de religieuse était-ce là ?

- Explique-toi voyons !

- J'ai commencé par jeter un coup d'oeil dans les tiroirs du bureau de la victime, tu comprends bien. Et là, sous un tas de fardes contenant des photocopies d'articles tirés de revues d'histoire, qu'est-ce que je trouve ? Ceci !

Alain tendit à Helm une farde cartonnée noire, à rabats, fermée à ses deux coins opposés par des élastiques. Helm la prit et l'ouvrit. Dedans, il y découvrit une série de tirages photos noir et blanc et couleurs de format 18x24 centimètres. Toutes ces photos

représentaient plusieurs jeunes filles, entièrement nues, dans des poses académiques ou érotiques. Machinalement, Helm retourna quelques-unes de ces photos et découvrit qu'elles portaient toutes de brèves annotations au crayon du genre de celles-ci : « *moi, le 4 janvier 1968, chez M. Aubrun* », « *moi, le 10 mars 1969, chez M. Zanil* », « *Mon amie Julie, venue avec moi chez M. Marchand le 17 juillet 1968* » etc.

- Qu'est-ce que c'est que cela ?

- Clairement, dans les années 68-69, cette religieuse posa nue pour des hommes et parfois même avec des copines à elle.

Helm classa les clichés en fonction des annotations qu'ils comportaient et conclut...

- En effet, toutes les photos identifiées par « moi » montrent la même jeune fille et les autres en montrent trois autres. Mais tu es sûr que la jeune fille qui figure sur le plus grand nombre de ces clichés est bien notre religieuse ?

- Absolument car j'ai retrouvé dans sa chambre un coffre métallique dans lequel elle rangeait divers documents officiels dont un vieux passeport périmé. Regarde ce visage...

Helm jeta un coup d'oeil sur le document délivré au nom d'Anna Solvertin, le véritable nom de la religieuse décédée. Nul doute que c'était la jeune fille qui posait nue sur la plupart des photos qu'il avait

devant lui.

- Fameuse trouvaille que tu as faite là Alain !

- Et ce n’est pas tout.

- Vraiment ?

- Oui mon vieux. Mais d’abord, une question : tu as jeté un coup d’oeil sur les livres de sa bibliothèque ?

- Non. J’ai simplement constaté que tout cela semblait parfaitement en ordre.

- Ouais. Eh bien moi je me suis intéressé aux livres et non à leur rangement.

- Et alors, qu’est-ce qu’ils t’ont appris d’important qui puisse nous aider ?

- Eh bien Georges, notre religieuse ne s’est pas contentée de poser nue quand elle était jeune, elle était aussi ou elle devint par la suite une fameuse érotomane.

- Que dis-tu ?

- Ben oui mon vieux. Elle détenait un tas de livres sur le sexe. Ou plutôt sur le sexe et la religion. Phallus par-ci, phallus par-là, lingam, yoni, prostitution sacrée, sabbats, rites sexuels, magie sexuelle, fêtes orgiaques, statues phalliques... Je te cite certains titres que j’ai notés au hasard : les seins à l’église, le nu à l’église, les divinités génératrices, le culte de priape, les mutilations sexuelles, l’impudicité religieuse, le célibat polygamique dans le clergé, histoire des orgies, la masturbation : étude clinique, morale et pastorale, des eunuques pour le royaume des cieux, tantra le culte indien de l’extase,

l’érotisme primitif, la castration, une « fille » au Vatican, le sexe au confessionnal, l’onanisme ou le droit au plaisir, le culte des pouvoirs générateurs... Et je ne te cite que ceux en langue française. Il y en a comme ça, je t’assure, des centaines !

- Renversant. Et c’est cela que l’évêque m’a décrit comme des recherches historiques sur les cultes anciens ? Il va falloir que j’aille le revoir celui-là, de même que la Mère Supérieure. Mais je vais commencer par celle-là tout compte fait.

Helm se précipita sur son armoire-vestiaire et prit sa veste.

- Tu te renseignes sur cette soeur Apolline. D’où elle sort, quelles études elle a faites. Tout quoi. Je veux son pédigrée. Idem pour la Mère Supérieure.

Helm sauta au volant de sa voiture et démarra en trombe. Décidément, cette soeur défunte n’était pas commune. Mais, surtout, on lui avait tenu des discours à l’eau de rose à son sujet et il n’aimait pas qu’on se fiche ainsi de lui.

CHAPITRE 5

- Annoncez-moi à votre Mère Supérieure je vous prie.

- Bien monsieur.

La petite soeur portière tourna les talons en se hâtant, un peu effrayée, plantant là son visiteur qui lui avait parlé sur un ton qui ne tolérait pas la contradiction. Elle revint cinq petites minutes plus tard.

- Je vais vous conduire, suivez-moi.

Ce fut un nouveau défilé de couloirs, dans un autre sens cette fois. Tout en suivant la frêle créature, Helm pensa que si cette bonne-soeur avait voulu l'égarer elle ne s'y serait pas prise autrement. Enfin, il fut devant la porte qu’il avait franchie le matin même. La soeur portière s’effaça, laissant Helm entrer directement cette fois. Monolithique derrière sa table de

travail, la Mère Supérieure semblait l'attendre de pied ferme.

- Asseyez-vous Monsieur le commissaire. Eh bien, que me vaut votre seconde visite en si peu de temps ?

- Madame, je suis allé aux nouvelles auprès de votre évêque et j'ai fait faire un examen rapide du bureau de soeur Apolline par mon adjoint. De tout cela il ressort que soeur Apolline n'était vraiment pas une religieuse ordinaire. Je vous saurais donc gré de m'en dire davantage à son sujet car je présume qu'en dix années de contacts avec elle, vous avez quand même pu apprendre sur elle et ses activités bien davantage que ce que vous m'avez dit ce matin.

- Je ne comprends pas. Que voulez-vous que je vous dise de plus ?

- Eh bien, par exemple, en quoi consistaient EXACTEMENT les recherches de cette religieuse ?

- De ce que j'ai lu des différents articles qu'elle a publiés, il m'apparaît qu'elle était surtout préoccupée des cultes anciens et de leurs rites particuliers.

- QUELS rites particuliers ?

- Eh bien tout ce qui avait rapport avec ces cultes fondés sur l'adoration des étoiles, des arbres, des animaux, des rochers... tout ce que nous estimons faire partie des cultes païens.

- Quel rapport la sexualité avait-elle avec ces cultes ?

La Mère Supérieure sursauta en arrière, comme piquée au vif. Elle regarda froidement le commissaire, ses yeux paraissant lancer des éclairs. Elle se cala bien au fond de son fauteuil et expliqua, tranchante :

- Nos lointains ancêtres primitifs vouaient un culte à tout ce qui leur paraissait mystérieux. C'est pourquoi ils vénérèrent toutes les choses qui se rapportaient à la naissance des plantes, des animaux et des humains. Voilà tout. Sans doute soeur Apolline s'occupa-t-elle de ces sujets. Du moins je le présume.

- Vous le présumez... Et vous ne le lui avez jamais demandé ?

- Nous sommes des personnes discrètes, vouées à l'adoration exclusive du Très Haut. Le reste ne nous intéresse pas ou n'intéresse que les historiens d'un passé révolu.

- Vous ne vous êtes jamais intéressée non plus à la bibliothèque personnelle de soeur Apolline ?

- Jamais.

- Vous êtes vraiment peu curieuse. Vous ne lui avez jamais rendu visite dans son appartement-bureau ?

- Si, quelquefois.

- Et vous n'en avez pas profité pour jeter un coup d'oeil sur ses livres ?

- Non, cela ne m'intéressait pas.

- Vraiment ? Et pensez-vous que soeur Apolline aurait pu avoir des relations amoureuses avec une ou

plusieurs de vos religieuses ?

- Oh ! Certainement pas.

- Vous en auriez été informée ?

- Bien entendu. Ici, tout ce sait.

- Sauf ce que lisait soeur Apolline.

- ...

Le silence embarrassé de Mère Agathe montrait à Helm qu'il avait marqué un point. Il décida de porter l'estocade.

- Vous n'avez jamais eu connaissance que soeur Apolline détenait des photos qui auraient pu être compromettantes pour elle et peut-être votre Communauté ?

Cette fois très surprise et ébranlée, Mère Agathe balbutia :

- Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

- Vous ne vous êtes jamais inquiétée des visites masculines que recevait soeur Apolline dans son bureau ?

Déjà rassérénée, la Mère Supérieure reprit, sur son ton hautain habituel :

- Soeur Apolline vivait selon moi une vie exemplaire et je ne me suis jamais posé de telles questions à son sujet.

- Mais comment pouviez-vous juger de cela si vous ignoriez presque tout d'elle ?

- Il y a des choses que l'on sent Monsieur le

commissaire. Je vous l'ai dit, dans notre Communauté, tout se sait.

- Sauf ce qu'on ne veut pas savoir... Je vous remercie madame. Je vous quitte car je dois aller voir quelqu'un d'autre d'urgence.

- Je m'en voudrais de vous retenir Monsieur le commissaire.

Helm qui ne s'était même pas assis tourna les talons et ouvrit la porte donnant dans le couloir. Nouveau miracle : la soeur portière passait une fois de plus justement par là !

Le visage chiffonné, elle susurra :

- Oh, Monsieur le commissaire, voulez-vous que je guide vos pas ?

- C'est cela, guidez-moi, merci, répondit Helm entre les dents.

A nouveau, le petit fantôme précéda le commissaire jusqu'à la sortie.

Excédé et mis de fort mauvaise humeur par la Mère Supérieure, Helm monta dans sa voiture et reprit le chemin de l'évêché. Tout en roulant, l'idée lui vint de convoquer Mère Agathe dans les locaux de la police judiciaire, pour un interrogatoire en bonne et due forme. Cela l'aurait sans aucun doute matée. Mais la chose lui parut hors de propos. Pour l'instant du moins. Et Helm de pester de devoir mettre ainsi des gants avec une femme aussi insupportable à ses yeux.

Arrivé devant l'évêché il gara sa voiture juste en face. Sous une neige fine qui s'était remise à tomber il traversa rapidement l'espace qui le séparait de l'édifice et sonna. Le parlophone grésilla. Helm s'identifia et expliqua ses intentions. On le pria d'attendre. Peu de temps après, le clergyman qui l'avait introduit le matin lui ouvrit la porte et l'accompagna aimablement jusqu'aux appartements de l'évêque.

CHAPITRE 6

- Monsieur le commissaire, quelle surprise ! Je ne vous attendais pas de sitôt. Asseyez-vous je vous en prie.

Comme précédemment, les deux hommes se retrouvèrent dans le grand divan en U, séparés par la table basse sur laquelle, cette fois, il n'y avait ni verres ni carafe.

- Eh bien, que puis-je pour vous ?

- Je suis revenu vous voir, Monseigneur, parce que je me pose des questions incontournables au sujet des recherches précises menées par soeur Apolline.

- Vraiment ?

- Mon collègue a jeté un coup d'oeil sur la bibliothèque personnelle de soeur Apolline et ce qu'il y a trouvé l'a laissé stupéfait.

- Vous m'étonnez. Expliquez-vous.

- Eh bien figurez-vous, Monseigneur, qu'il n'y a pratiquement trouvé que des ouvrages traitant de sexualité.

- Et alors ?

- Alors ? Avouez que cela paraît bien étrange dans le bureau d'une religieuse !

- Tout dépend de ce qu'elle faisait comme recherches...

- Eh bien justement : je compte sur vous pour me l'expliquer car Mère Agathe ne m'a pas semblé fort désireuse de le faire.

L'évêque esquissa un sourire moqueur.

- J'imagine en effet cela d'ici. Mais avant tout, puis-je vous offrir quelque chose ? Pas d'alcool, je suppose, car vous m'accuseriez de vouloir vous enivrer. Mais un café, un thé, un jus de fruit ?

- Un jus de fruit, merci.

L'évêque se dirigea vers son téléphone, passa un rapide coup de fil et vint se rasseoir en face de son visiteur.

- Voyez-vous, Monsieur le commissaire, je vous ai dit tout-à-l'heure que les préoccupations des historiens étaient parfois bien éloignées de ce que savent ou croient savoir les braves gens. Dès que les humains furent capables de réfléchir à des choses plus ou moins abstraites ils se sont préoccupés de grands thèmes

comme la vie, la mort et l'au-delà... Vous connaissez les trois grandes questions philosophiques, n'est-ce pas : d'où venons-nous, où sommes nous, où irons nous ? Eh bien nos lointains ancêtres eurent longtemps des croyances simplistes qui touchaient aux grands phénomènes de leur vie quotidienne : la succession des jours et des nuits, des saisons, les meilleurs moments pour chasser, pêcher, cueillir. C'est pour cela qu'ils commencèrent à réaliser des calendriers rudimentaires, lunaires d'abord, solaires ensuite car plus complexes. C'est à cette époque ancienne que naquirent les cultes des astres : étoiles, planètes, lune, soleil. En même temps, ils se posèrent des questions sur ce miracle régulier qu'était la naissance d'un enfant. Dans un premier temps, les hommes considérèrent les femmes et en particulier les mères, comme des déesses, seules capables d'enfanter. Mais, à force d'observations et de réflexions, les hommes comprirent un peu le mécanisme de la conception. Ils comprirent surtout qu'ils étaient indispensables à celui-ci. Dès lors , ils substituèrent au culte de la déesse-mère un autre, axé sur le pouvoir générateur des hommes. Ainsi, progressivement, les humains passèrent d'une société matriarcale à une société patriarcale et ils créèrent toutes sortes de fêtes et de rites auxquels la sexualité masculine et féminine furent associés.

On frappa à la porte. L'évêque s'interrompit. Un

clergyman s'avança, portant un plateau qu'il posa sur la table basse. Il se retira aussitôt sans un mot. Tout en remplissant les verres, l'évêque reprit :

- En ces temps anciens, on sacralisa les instruments de la génération, c'est-à-dire le sexe masculin et le sexe féminin. De nombreux siècles s'écoulèrent avant que d'autres croyances et d'autres rites prennent l'avantage sur ceux-ci. Néanmoins il en subsista des traces, ici et là, dans tous les cultes qui apparurent ensuite, y compris le nôtre. Voilà ce qu'étudiait soeur Apolline. Et vous conviendrez que pour étudier ce sujet elle ne pouvait avoir d'autres livres que ceux que votre collègue a découverts dans sa bibliothèque.

Helm avait écouté attentivement l'exposé de l'évêque. Il en resta abasourdi, surtout de par sa conclusion. Son énervement du départ avait laissé place à une sorte d'étonnement admiratif. L'évêque, avec sa bonhomie coutumière, avait remis l'église au milieu du village comme on dit communément, chose que la Mère Supérieure, engoncée dans ses propres tabous, avait été incapable de faire avec autant de simplicité.

- Vous saviez sur quoi portaient les recherches de soeur Apolline ?

- Bien sûr. Nous en avions souvent discuté ensemble. Ce qui me passionnait, personnellement, c'était les reliquats de ces cultes anciens que l'on

pouvait rencontrer dans nos propres rites.

- Comment cela ?

- Eh bien je viens de vous le dire : une partie des fêtes et des rites sexuels antiques s’est transmise dans les fêtes et rites chrétiens. On ne peut bien comprendre ces choses que si on en connaît l’origine.

- Vous pourriez m’en donner des exemples ?

- Oh mais il en existe une multitude. Voyons... Savez-vous, par exemple, que certains saints qui furent célébrés jadis dans nos campagnes et même dans nos villes n’étaient pas autre chose que des versions chrétiennes de croyances sexuelles ou de dieux antiques ? Prenez par exemple saint Foutin ou saint Greluchon dont les noms déjà devraient vous faire penser à des choses bien typiquement sexuelles. Eh bien, chez des gens auxquels la nature avait refusé la possibilité d’avoir une descendance, ces saints, qui n’ont évidemment jamais existé, furent longtemps l’objet d’un culte lié au désir d’enfanter. Soeur Apolline aimait à rappeler le cas de cette statue de saint dont on pouvait soulever le tablier pour racler l'appendice en bois bien visible qu’il portait et que des moines ingénus faisaient avancer progressivement, à mesure qu’il s’usait, en frappant par derrière le mur contre lequel cette statue était adossée. Les raclures en question servaient à faire des breuvages magiques censés apporter ce qui manquait aux ménages inféconds. Dans un tout autre

genre, je vous dirais que notre cérémonie du mariage comporte un grand nombre de rites et de symboles sexuels hérités du passé. Prenez par exemple cet anneau dans lequel les mariés introduisent leur doigt, ou cette colombe qui dans les pays arabes désignait l'organe sexuel mâle. Tout le christianisme est ainsi riche en symboles dont les origines sont complètement ignorées de la masse mais qui passionnent les historiens. On a accusé l'Eglise d'avoir organisé une répression sexuelle permanente. Mais en réalité le problème est bien plus complexe. Bien souvent, l'Eglise a laissé faire et parfois elle a réprimé, selon les cas et selon la gravité estimée des choses. Longtemps, durant la période actuelle du carnaval, il exista des fêtes au cours desquelles les pires orgies étaient coutumières. La fête des fous, par exemple, autorisait que des gens dansent nus dans nos églises. Quant aux compagnons bâtisseurs de nos cathédrales, combien de sculptures licencieuses n'ont-ils pas réalisées en toute impunité ? Levez donc les yeux en passant devant nos cathédrales, ne regardez même que leurs gargouilles et vous verrez des choses inouïes ! De même, sous prétexte de représenter des damnés livrés aux tourments de l'enfer, que de fois les artistes du passé n'ont-t-ils pas représenté des perversions sexuelles abominables. Toutes ces choses figurent sur ou dans nos saints monuments à la vue de tous... et pourtant presque personne ne les remarque ou ne s'en

émeut.

- Je n'y ai jamais porté attention, en effet. A dire vrai, je ne me suis jamais intéressé à ces questions.

- C’est bien pourquoi vous avez été si choqué par le contenu de la bibliothèque de soeur Apolline. Mais allez donc y jeter un coup d’oeil plus appuyé, prenez le temps de lire l’un ou l’autre de ses livres et vous comprendrez qu’il n’y avait dans cette collection rassemblée par elle que le plus pur désir de comprendre certaines des origines oubliées de beaucoup de nos fêtes, de nos rites et même de nos croyances ainsi que l’évolution des idées en la matière.

- Pensez-vous que le type de recherches faites par soeur Apolline puisse être en rapport avec son agression ?

- Ah ça, commissaire, c’est plutôt à vous qu’à moi de le dire. Tout ce que je puis vous assurer, c’est qu’il n’y avait rien d’interlope dans la vie de soeur Apolline et qu’elle ne fréquentait pas des lieux de perversion. Sans doute était-elle mieux à même que la plupart des gens de juger de la valeur réelle des tabous sexuels puisqu’elle en avait étudié les origines.

- Vous m’avez dit que soeur Apolline était devenue religieuse assez tardivement, je crois ?

- C’est exact. Après ses études universitaires. Et, plus précisément, après avoir passé son doctorat.

- Et avant cela, avait-elle eu... des aventures ?

- Je l'ignore, mais pourquoi pas ? Quand je l'ai connue étudiante, c'était une belle jeune fille, très sympathique, très épanouie. Certains se disent que pour devenir religieuse il faut nécessairement être laide. L'étrange idée que voilà ! Non, la jeune étudiante que j'ai connue avait de quoi faire chavirer les coeurs. Pas le mien cependant, commissaire, car je me destinais déjà à la prêtrise...

- Avez-vous jamais eu connaissance de photos compromettantes pour elle ?

- Compromettantes ? Que voulez-vous donc dire ?

- J'entends par là des photos pour lesquelles elle, et semble-t-il quelques-unes de ses amies, avaient posé nues.

- Ah, ce n'est que cela ! Vous me rassurez.

- Que cela ? Permettez-moi de m'étonner.

- Voyons commissaire... Je viens de vous dire que soeur Apolline, lorsqu'elle était étudiante, était une belle jeune fille capable de faire chavirer les coeurs. Mais elle était tout aussi capable d'attirer le regard des artistes. C'est ainsi, en effet, qu'elle fut amenée à poser nue pour divers artistes. Elle le fit sans penser à mal, considérant qu'il s'agissait là d'une contribution artistique rendant hommage à la beauté féminine naturelle. Sans plus.

- Je vous trouve bien large d'esprit pour un prêtre.

- Monsieur le commissaire, permettez-moi de

balayer une confusion largement entretenue par certains esprits faux. Si l'on s'en tient à l'Ancien Testament, et plus précisément aux épisodes relatifs au péché originel et au déluge, on peut constater que la nudité publique d'Adam, Eve et Noé fut présentée comme si choquante qu'il fallut pour les deux premiers leur dresser des pagnes avant de les expulser du Paradis et qu'un manteau fut jeté sur les épaules du troisième. Le judaïsme a basé toute une morale là-dessus et il n'a influencé l'islam en ce sens que bien après sa création par Mahomet, lequel accepta que le premier pèlerinage à la Mecque se fit selon la tradition arabe, c'est-à-dire avec des pèlerins, hommes et femmes, entièrement nus tournant autour de la Kaaba. Pour nous, chrétiens, le Messie est venu abolir la loi ancienne pour en apporter une nouvelle qui se résume dans le principe bien connu : aimez-vous les uns les autres. Preuve évidente de l'abolition des lois mosaïques : la suppression du rite de la circoncision, conservé forcément par le judaïsme et l'islam. Cependant, il s'est trouvé et il se trouve encore toujours un grand nombre de chrétiens et de catholiques qui fondent leur morale relative à la nudité publique sur les textes de l'Ancien Testament. Or, jamais —je dis bien jamais— l'Eglise n'a condamné la nudité en tant que telle. Jamais elle ne l'a considérée intrinsèquement comme une chose obscène. Si nous relisons en effet saint Paul, qui reçut directement

l'illumination du Christ sur le chemin de Damas, nous verrons qu'il nous enseigne que le corps des humains est le temple de leur âme et que, par conséquent, il est sacré. Et il ajoute expressément qu'il faut prendre grand soin de ce corps parce que, précisément, il est sacré. En vérité, en s'en référant à la doctrine paulinienne, l'Eglise dit que ce n'est pas du corps que l'on doit se méfier ; mais bien ce qui sort de la bouche des hommes et de la manière dont ils regardent le corps d'autrui ou dont ils y pensent. Les psychologues emploieraient d'ailleurs à ce propos l'expression « fantasmer » qui n'appartient pas au vocabulaire des théologiens. Dans la Genèse elle-même, nous apprenons également que l'homme a été créé à l'image de Dieu et que la femme fut créée de même par Dieu au départ d'une partie du corps de l'homme. Devons-nous avoir honte de l'image de notre propre Créateur ? Non n'est-ce pas ! Ce serait non seulement une absurdité, mais un péché. Je laisse aux théologiens du judaïsme et de l'islam moderne le soin d'en débattre entre eux ; mais pour ce qui est de l'Eglise catholique, elle a clairement tranché sans pourtant être toujours suivie compte tenu de la confusion qui règne en ce domaine. Concrètement donc, ce n'est pas l'acte de poser nu ou de photographier un corps nu qui est intrinsèquement dangereux ou condamnable. Ce qui peut être dangereux pour le salut de l'âme, dit l'Eglise, et ce qui est éventuellement condamnable, c'est la

manière dont on pourrait faire ces choses, le but dans lequel on pourrait les faire ou les idées qu'elles pourraient inspirer chez un spectateur dont l'esprit serait corrompu. Je vous l'ai dit, la jeune fille qu'était alors soeur Apolline posa nue sans malice aucune pour des artistes. Je n'y vois, et par-delà moi-même l'Eglise toute entière, n'y voit aucun mal. Bien au contraire : la nudité qui nous rapproche de la vérité et de l'oeuvre de Dieu, a pour nous quelque chose d'intrinsèquement pur. Souvenez-vous de l'exemple de saint François se dénudant en public. Mais je vais plus loin : quelle différence y a-t-il entre la nudité de la jeune fille qui devint plus tard soeur Apolline et celle de Jésus sur la croix, montrant au peuple sa virilité et par conséquent son humble humanité afin de racheter l'humanité pécheresse ? Qui oserait prétendre que Jésus, nu sur la croix, fut pornographique ?

- J'avoue n'avoir jamais envisagé les choses sous cet angle. Admettons ce point de vue qui vous honore, je dois le dire et qui honore soeur Apolline. Mais comment saviez-vous que cette dernière posa nue jadis ?

- Parce qu'elle me l'avait dit.

- Tiens donc ! Et dans quelles circonstances ?

- Il y a plusieurs années. Un jour elle s'en ouvrit à moi parce qu'elle craignait, me dit-elle, que ces photos soient mises en circulation. Elle pensait qu'au décès de

certains des artistes âgés pour lesquels elle avait posé, des membres de leur famille pourraient trouver ces oeuvres et, sans en comprendre le sens, pourraient les vendre ou les donner à des personnes qui tenteraient d'en faire un usage malsain.

- C'est en effet toujours possible. Et que lui avez-vous répondu ?

- Si quelqu'un voyait le mal dans ces clichés, lui dis-je, elle devait être assurée que ce n'était ni de son fait ni de sa responsabilité. Aux purs appartient la pureté. Quant aux autres... cela regarde leur conscience.

-Je vois, oui. Mais changeons de sujet voulez-vous ? Pensez-vous que les lectures auxquelles se livrait soeur Apolline auraient pu rejaillir sur sa vie sentimentale ou même sexuelle ?

- Qui suis-je, commissaire, pour juger de cela ? Seul son confesseur pourrait le savoir... mais il ne pourrait de toute façon rien vous en dire car il est nécessairement tenu par le secret de la confession.

- Et qui était son confesseur ?

- Moi-même Monsieur le commissaire.

- Ah ! Cela nous conduit à une impasse.

- Vous l'avez dit.

- Eh bien je crois alors n'avoir plus rien d'autre à vous demander.

- Dans ce cas, j'espère que vous allez me quitter apaisé à propos de quelque chose qui vous paraissait,

sinon monstrueux, du moins tout-à-fait anormal. Eh bien je vous le confirme : c'était anormal, dans le sens même ou soeur Apolline s'intéressait à des choses hors normes. Mais ce qui est en dehors des normes n'est pas nécessairement mal ou faux, soyez-en bien conscient. De même que ce qui est jugé mal d'un point de vue peut aussi bien être jugé bon d'un autre point de vue. N'est-il pas écrit : « ne jugez pas si vous ne voulez pas être jugés à votre tour...»

L'évêque marqua une pause puis reprit :

- Mais je m'égare dans des discours philosophiques et même un peu dans la casuistique si chère à mon Ordre. Pardonnez-moi.

- Vous êtes tout pardonné. Vous m'avez éclairé au contraire. Je risquais de foncer tête baissée sur une piste erronée et vous m'avez permis de comprendre que cette piste ne présentait pas plus d'importance que d'autres qu'il nous faudra envisager une à une. Merci donc Monseigneur et pardonnez encore mon intrusion intempestive.

- Ce fut un plaisir Monsieur le commissaire. Je ne vous fais pas raccompagner car je pense que vous connaissez le chemin. Bonsoir !

Helm connaissait en effet le chemin qui était assez simple. Il descendit donc au rez-de-chaussée et quitta l'immeuble sans rencontrer personne. Ici, au

moins, pensa-t-il, le clergyman-portier ne passait pas à chaque fois —par un heureux hasard— devant la porte de l'évêque quand un visiteur quittait ce dernier. De toute évidence, ici on n'écoutait pas aux portes.

Rentré dans sa voiture, Helm se trouva fort heureux d'être allé voir l'évêque sur un véritable coup de sang. Sans cela, il aurait sans doute risqué d'imaginer que la religieuse menait une double vie. Au contraire, il la voyait désormais plutôt comme une femme libérée qui avait osé étudier un sujet dont le commun ne soupçonne même pas l'intérêt et l'importance. Et puis il avait appris une chose supplémentaire : cet évêque, lorsqu'il avait parlé de la casuistique si chère à son Ordre lui avait fait comprendre qu'il était un jésuite. Au moins était-il bien plus sympathique que ceux dont Helm avait jusque-là gardé le souvenir. Mais peut-être n'était-ce qu'un masque et était-il aussi retors qu'eux dans son apparence et ses explications...

CHAPITRE 7

Soeur Apolline avait été tuée lundi soir et on était désormais mercredi matin. Helm et son adjoint piétinaient. Ils avaient fouillé le passé de soeur Apolline sans rien y trouver de particulier. Fille unique de bonne famille, étudiante surdouée, elle avait mené tambour battant ses études avant d'entrer en religion. Ses parents décédés et n'ayant eux-mêmes plus de famille, la religieuse était sans héritiers légaux et pouvait donc disposer de ses biens comme elle l'entendait. Rapidement contacté, le notaire qui s'était occupé de la succession de ses parents avait retrouvé le testament dont avait parlé l'évêque et découvert que la religieuse avait décidé de léguer tous ses livres à une bibliothèque universitaire et ses avoirs financiers à une fondation universitaire s'occupant de la recherche contre le SIDA.

Ne revenaient au clergé ou à l’abbaye bénédictine que les quelques meubles sans grande valeur qui garnissaient son logement. Alain, qui s'y connaissait, avait exploré l’ordinateur de soeur Apolline dans ses moindres détails mais il n'y avait trouvé que des textes en rapport avec les études historiques menées par la religieuse. Rien de particulier en tout cas au niveau des courriels ou des textes qui figuraient sur le disque dur. La Mère Supérieure, quant à elle, provenait d’un milieu paysan et était entrée assez jeune au couvent. Sans grande culture, elle avait gravi peu à peu les échelons de la vie religieuse pour se retrouver à la tête de l’abbaye où elle était crainte et respectée. L’abbaye elle-même n’avait jamais éveillé l’attention de la police ou de la justice pour le moindre fait.

Telles étaient les premières informations récoltées par les deux enquêteurs. Rien là-dedans ne leur fournissait une piste qui put être exploitée immédiatement. Du coup, Helm se demanda s’il n'allait pas devoir interroger toutes les religieuse de l’abbaye une à une pour tenter d’apprendre quelque chose. Ce faisant, il était bien conscient qu'il risquait d’ébruiter l’affaire, du moins au sein de l'abbaye. Mais sait-on jamais ? Une indiscrétion est si facilement commise. Interrogé à ce sujet, le « patron » conseilla d’attendre encore et de ne rien précipiter.

C’était facile à dire, mais moins à faire. Car Helm

était un battant qui avait horreur de l'inactivité. Et c'était bien à une inactivité forcée que les événements ou plutôt leur absence, le contraignaient.

Il regardait une fois de plus les photos de la scène du crime en espérant y trouver un détail utile quand son téléphone sonna. C'était le « patron ».

- Georges, montez me voir tout de suite, je vous attends.

Enfin ! Quelque chose de neuf sans doute songea Helm en se précipitant...

- Asseyez-vous Georges. Du neuf à propos de notre affaire ?

- Non patron, je piétine. Pas d'indices, pas de mobile...

- Eh bien moi j'ai du neuf. Figurez-vous que le recteur de l'Université vient de m'appeler. Un de ses professeurs a été trouvé mort dans son bureau. Une balle en plein coeur. Et ce n'est pas un suicide.

- Et vous voulez me coller cette affaire-là aussi sur les bras ?

- Elle vous concerne peut-être directement.

- Ah bon ? Et pourquoi cela ?

- Ce professeur était un historien des religions.

- Tiens.

- Et il travaillait à un livre en collaboration avec soeur Apolline.

- Aha ! J'ignorais qu'elle travaillait à un livre. Nous

n’avons pourtant pas retrouvé trace d’un manuscrit en préparation sur son ordinateur.

- Logique : c’est lui qui tenait la plume et elle n’agissait qu’en tant que documentaliste. C’est du moins ce que le recteur m’a dit au détour de quelques-unes des réponses qu'il fournit à mes questions. Et devinez quoi ? S’il m’a appelé personnellement, c’est non seulement parce que nous nous connaissons lui et moi depuis que nous étions étudiants ; mais aussi et surtout parce que l’Université, comme l'évêché, désire garder autant que possible le silence sur cette affaire.

- Mais comment évitera-t-on de dire qu’un professeur a été tué ?

- On pourra se contenter de dire qu’il est mort... accidentellement. J’ai donné des ordres pour que tout se passe dans la discrétion. Filez là-bas et faites pour un mieux.

CHAPITRE 8

Le professeur Ulrich était assis dans son fauteuil. Une large tache rouge s’étalait au niveau de sa poitrine. Il avait les yeux grands ouverts et une expression de surprise épouvantée sur le visage. A part cela, rien de particulier. Bien qu'un certain fouilli régna dans ce petit bureau à l'écart des salle de cours, Helm jugea qu'il ne s'agissait pas d'un véritable désordre, mais plutôt de la conséquence d'un manque de place et de temps qui se traduisait par un empilement, un peu partout, d'une multitude de documents divers. Au premier coup d'oeil, rien n'indiquait en tout cas que la pièce ait été fouillée. Helm interrogea son ami légiste qui l’avait précédé avec deux spécialistes de la police scientifique occupés à relever des indices ou des traces utiles.

- A quand remonte l’heure du crime ?

- Hier, vers 18 heures je pense.

- Et quand l’a-t-on trouvé ?

- C’est la femme de ménage qui l’a découvert ce matin à 7h en faisant son boulot. Elle est assez choquée. Elle se trouve dans les appartements du recteur.

- Je vais aller la voir de suite. Rien observé de particulier ?

- Non. La mort a été instantanée. Le tireur a du viser d’assez près, sans doute de l’autre côté du bureau.

- Et personne n’a rien entendu ?

- Il faut croire que non puisque le cadavre n’a été découvert que ce matin.

- Des indices utiles ?

- Bah ! pas mal de gens passaient ici : collègues, étudiants... On devrait pouvoir y trouver des traces ADN et d'autres choses appartenant à des dizaines de gens. C'est pratiquement inexploitable. M'enfin : les gars de la police scientifique font quand même leur boulot par conscience professionnelle, tu comprends ?

Helm contourna la table de travail du savant. Il vit son agenda et l’emporta après avoir constaté néanmoins qu’aucun rendez-vous n’était inscrit pour la soirée précédente. Il téléphona à Alain et lui demanda de venir jeter un coup d’oeil pour lui faire rapport ensuite. Il insista surtout pour qu’il emmène l’ordinateur et tout disque dur qu’il trouverait sur place. Il quitta ensuite les lieux et, avisant quelqu’un qui passait par là, il se fit

indiquer dans quelle direction se trouvaient les quartiers du recteur. Ce faisant, il constata que son interlocuteur semblait totalement ignorer le drame qui s’était joué là le soir précédent. Le recteur avait donc bien veillé à la discrétion...

Il quitta le bâtiment où il se trouvait et prit un sentier. Sur le vaste campus universitaire, toutes les directions étaient bien indiquées. Il se retrouva donc assez rapidement devant un bâtiment blanc aux fenêtres toutes semblables. Il y pénétra, avisa des plaques signalétiques, emprunta un ascenseur et monta au troisième étage. Ici, les murs en béton étaient simplement peints de couleurs claires et on n'y trouvait, punaisées, que quelques affiches ou notes. Rien de commun avec les dorures et les lambris de l’évêché ou la pénombre étouffante de l'abbaye. Une simple plaque, sur une porte, désignait le bureau du recteur. Helm frappa. Un homme de corpulence moyenne, plutôt petit, chauve et portant lunettes vint lui ouvrir.

- Monsieur ?

- Commissaire Helm. Je cherche Monsieur le recteur.

- Ah, commissaire, je vous attendais. Je suis le recteur, entrez donc.

La pièce était aussi dénuée que les couloirs de ce luxe particulier dont était entouré l’évêque. Le malheureux recteur ne disposait que qu’une table de

travail fort ordinaire et de quelques armoires métalliques. Il indiqua un coin de la pièce où se trouvaient quatre sièges modernes en matière plastique disposés autour d'une table ronde en bois stratifié et proposa qu'ils s'asseyent là tous les deux. Puis, se ravisant, il demanda :

- Voulez-vous que j'aille chercher la femme de ménage qui a découvert le corps de notre malheureux professeur ?

- Faites donc, cela nous fera gagner du temps.

Le recteur sortit par une porte au fond de la pièce et revint deux minutes plus tard avec une brave dame ayant l'air un peu perdu. Il l'invita a s'asseoir avec eux autour de la table.

- Je vous présente le commissaire Helm qui a besoin de vous poser quelques questions.

- Bonjour monsieur.

- Bonjour madame. Croyez-le bien, je ne vais pas vous ennuyer longtemps, mais j'ai besoin de recueillir votre témoignage. Pouvez-vous me dire dans quelles circonstances exactes vous avez découvert le corps du professeur Ulrich ce matin ?

- Ben, comme d'habitude, j'ai commencé le ménage à 6h. Je fais chaque bureau un à un vous comprenez et je commence toujours par le fond du couloir. J'ai fait les premiers puis je suis entrée dans celui du professeur. D'habitude, à cette heure-là, il n'y a

encore personne. Mais j'ai vu que le fauteuil était occupé. J'ai sursauté et me suis excusée mais le monsieur ne m'a pas répondu. J'ai alors vu la tache de sang et j'ai remarqué son attitude. Il était comme pétrifié. Et il ne bougeait plus. J'ai crié un coup et puis je suis allée voir ma chef qui est revenue avec moi et m'a ordonné de ne rien dire et de l'attendre là tout près. Quelques minutes plus tard est arrivé un monsieur qui avait un smartphone et qui discutait avec quelqu'un.

Le recteur interrompit la brave dame...

- C'était mon secrétaire. Il me savait là et me demanda quoi faire. Je lui ai dit de ne toucher à rien et je suis allé aussitôt à sa rencontre. Il ne m'a fallu que deux ou trois minutes pour le rejoindre. Nous avons constaté le décès évident du professeur Ulrich et nous avons fermé sa porte à clef. Je suis ensuite revenu ici avec mon secrétaire après avoir recommandé à la chef des femmes de ménage de ne rien dire de ce qui s'était passé. J'ai aussitôt téléphoné au directeur de la police judiciaire que je connais pour avoir fait une partie de mes études avec lui et avoir conservé avec lui des liens d'amitié. De telle sorte qu'actuellement, si tout le monde a bien tenu sa langue et je pense que c'est le cas, très peu de gens sont au courant de ce qui s'est passé. Vous comprenez mon désir d'éviter le scandale sans toutefois entraver la justice.

- Je comprends bien. On verra les dispositions à

prendre. Laissons d'abord le légiste et les spécialistes labo faire le nécessaire. Je connais bien le légiste. Il s'arrangera pour effectuer une évacuation discrète du corps et ensuite on fermera le bureau. Quant à la suite, vous trouverez bien une explication à proposer à vos étudiants.

Helm laissa s'en aller la femme de ménage qu'il venait d'interroger et reprit la conversation avec le recteur.

- Le professeur Ulrich avait de la famille ?

- En dehors de sa femme et de son fils, je ne le pense pas, non. J'ai tenté de les prévenir, bien sûr, mais apparemment ils sont tous deux absents. En voyage à l'étranger m'a-t-on dit. Il faudra donc sans doute un certain temps pour les joindre. Mon Secrétaire s'en occupe.

- Pouvez-vous m'en dire un peu plus sur ce professeur ?

- C'était un homme sans histoire, un très bon pédagogue, apprécié de ses élèves et de ses collègues. Un excellent chercheur aussi qui avait une renommée internationale.

- On m'a dit qu'il travaillait en ce moment sur un ouvrage avec une certaine soeur Apolline. Vous étiez au courant ? Vous la connaissez ?

- Oui, le professeur m'en avait parlé avec enthousiasme. Je la voyais passer presque tous les jours

sous mes fenêtres, toujours à la même heure. Elle ne passait évidemment pas inaperçue ici compte tenu de sa tenue vestimentaire. Mais... j'y songe : cela fait deux ou trois jours que je ne l'ai vue.

- Forcément. Elle a été tuée elle aussi.

- Que dites-vous là ?

- L'enquête n'en est qu'à ses débuts et je vous demande d'être à ce sujet aussi discret que vous le serez concernant votre professeur.

- Vous pouvez compter sur moi. Mais, pensez-vous qu'il y a un rapport entre ces deux crimes ?

- C'est possible. L'enquête nous le dira. Du moins je l'espère.

Helm prit congé et regagna sa voiture pour retourner à son bureau.

En attendant le retour de son adjoint, le rapport du légiste et celui des spécialistes de la police scientifique, il commença à enquêter sur le passé de la victime ainsi que sur ses activités présentes. Rien de spécial n'en sortit.

Helm se renversa dans son fauteuil et commença à réfléchir. Cette affaire était vraiment étrange : d'abord une religieuse sans histoire se faisait tuer sans aucun motif apparent. Sur place on avait bien relevé des empreintes diverses et quelques cheveux ; mais, compte tenu des visites diverses que recevait l'intéressée dont

le souci premier n’était sans doute pas de faire le ménage, on ne pouvait sérieusement rien en tirer. La même chose était à craindre en ce qui concernait le meurtre ou l'assassinat d’Ulrich : son bureau était un vrai fatras de papiers et le ménage y était fait comme dans tous les bureaux du genre : de manière assez sommaire. Trouver des indices utiles là-dedans relèverait du miracle. Ulrich et soeur Apolline n’étaient pas des gens au passé trouble ou tumultueux. Leur seul point commun était leur passion pour certaines recherches historiques touchant apparemment le rapport entre les cultes anciens et les religions modernes. Helm ne voyait pas, là-dedans, le moindre point de départ d’un mobile de crime.

L’après-midi s’acheva sans autre avancée notoire. Alain était rentré et avait fait dire à l’ordinateur du professeur Ulrich tout ce qu’il pouvait dire. Mais il n’y avait rien, là-dedans non plus, qui put offrir le moindre départ d’une piste sérieuse. Alain trouva cependant sur le disque dur un manuscrit inachevé qui semblait être celui sur lequel l’auteur travaillait avec soeur Apolline. A en croire le titre qui figurait en page de couverture, il traitait des sept sacrements de l’Eglise catholique. Désireux de savoir s’il pouvait contenir quelque chose d’utile à son enquête, Helm demanda à Alain de l’imprimer en entier et l’emporta chez lui pour le lire en soirée.

CHAPITRE 9

Le lendemain, Helm était déjà dans son bureau quand son adjoint y entra.

- Alors Georges, qu'avons-nous au programme pour aujourd'hui ?

- Assieds-toi Alain, j'ai des choses à te dire...

- Ah ? Tu as du neuf à propos de notre enquête ?

- Et comment ! Figure-toi que je n'ai presque pas dormi cette nuit. Hier soir, vers 21 heures, j'ai commencé à jeter un oeil dans le manuscrit du professeur Ulrich et de soeur Apolline...

- Et alors ?

- Eh ben je n'ai pas décroché jusqu'à la fin mon vieux. Ca se lit comme un roman ! C'est passionnant ce que ces érudits peuvent écrire. Tu n'imagines pas. Des choses dont on ne parle jamais dans les médias...

- Sans blague ? Allons, surprends-moi.

- Tu le sais, leur étude portait sur les sacrements. Mais, accessoirement, sur quelques rites chrétiens également. Eh bien tiens-toi bien. Les catholiques comptent sept sacrements. Pourquoi sept et pas six ou huit ? Probablement, expliquent les auteurs, parce qu'il y a sept jours dans la semaine, lesquels sont fondés sur les sept corps célestes mouvants connus des anciens : lundi pour la Lune, mardi pour Mars, mercredi pour Mercure, jeudi pour Jupiter, vendredi pour Vénus, samedi pour Saturne et dimanche ou *sunday* en anglais pour le Soleil.

- Pas banal en effet. Mais encore ?

- Dans l'ordre chronologique de la vie, les sept sacrements sont le Baptême, la Pénitence ou Confession, l'Eucharistie ou Communion, la Confirmation, le Mariage, l'Extrême-Onction et, pour certains individus seulement, l'Ordre c'est-à-dire l'ordination à la prêtrise. Dans la pratique, en insistant sur certains d'entre eux, on nous fait croire que ces sacrements ont été institués par le Christ qui aurait chargé ses douze compagnons de les commémorer au sein d'un système qui aurait été fondé sous l'égide de Pierre-Pétrus, c'est-à-dire la pierre ou le rocher. Tu me suis ?

- J'ai appris cela au petit catéchisme, en effet.

- Bon. Eh bien figure-toi qu'il n'est aucunement question des sacrements d'Extrême-onction, de

Confirmation, de l’Ordre ou du Mariage dans les Evangiles. Rien. Nada. On peut donc dire, déjà, qu’ils sont de pures inventions des chrétiens. Et si l’on en cherche les sources, on les trouve dans des cultes et des cérémonies antiques. Par exemple, la confirmation trouve son origine dans les anciens rites de passage à la puberté qui ont été pratiqués par tous les peuples du monde. Et la preuve que la Confirmation a un rapport avec la sexualité, c’est que l’huile et le saint chrême utilisés dans cette cérémonie symbolisent d’une part les glaires vaginales et d’autre part le sperme.

- Waw ! Si les fidèles savaient...

- Comme tu dis. Et ce n’est encore rien. L’Extrême-onction, quant à elle, trouve son origine dans les rites qui entouraient le décès des adeptes d’une grande figure mythique antique : Zoroastre, autrement dit Zaratoustra. Mais passons. Quant aux autres sacrements, Baptême, Eucharistie et Pénitence, les deux auteurs démontrent qu’au départ ils ne figuraient pas non plus dans les Evangiles ou que s’il y était fait allusion, cela concernait tout autre chose. Ainsi, par exemple, le baptême pratiqué par Jean Baptiste n’était pas du tout identique au baptême actuel des chrétiens qui n’est en fin de compte qu’une cérémonie surannée d’exorcisme visant à chasser le diable d’un possédé. Ce n'était pas du tout ce que prétendait faire Jean Baptiste. D'autre part, s'il se soumit au baptême de Jean, Jésus ne

pratiqua pourtant jamais aucun de ces deux types de cérémonies et ne dit pas non plus aux Douze de les pratiquer et d'en assurer la continuité.

- Eh ben !

- Quant à la Communion, ce sacrement essentiel pour les chrétiens, les deux auteurs démontrent que telle qu'elle est décrite dans la Bible elle n'a guère de sens et résulte donc certainement d'un rajout après-coup, ce qu'avait déjà démontré il y a bien longtemps un certain abbé Loisy qui fut, tiens-toi bien, excommunié pour avoir trop osé chercher le sens réel des Evangiles. Mais nos deux auteurs vont plus loin encore que l'abbé Loisy : ils expliquent que ce rite de communion pratiqué par les premiers chrétiens était tout autre au départ. Il y avait certes un repas en commun, de type sacrificiel ; mais celui-ci n'était que le préambule à une orgie au cours de laquelle les participants s'unissaient sexuellement les uns aux autres et buvaient à tour de rôle le corps et le sang de la divinité qui étaient représentés par du sperme et du sang menstruel.

- Ca alors !

- Et voici le bouquet : le mariage, ce sacrement auquel l'Eglise est si attachée : eh bien il n'a jamais été institué par le Christ. Il résulte d'une interprétation fallacieuse d'une phrase des Evangiles tirée complètement de son contexte.

- En somme, ces sept sacrements ont évolué au fil

des siècles et sont d'origines diverses mais n'ont rien de sacré du fait qu'ils n'ont pas été institués par le Christ ?

- Tout juste.

- Voilà un manuscrit qui va loin.

- S'il n'y avait que cela...

- Parce qu'il y a autre chose ?

- Tout-à-fait. Les deux auteurs profitent de notes de bas de pages et de digressions diverses pour ajouter à leurs démonstrations des quantités d'éléments qui ruinent complètement le côté sacré de la messe et de quantités de fêtes religieuses dont Pâques et Noël. Ils insistent sur le fait que les dates de ces fêtes ne reposent en fin de compte que sur un symbolisme purement astronomique, voire même astrologique. En lisant entre les lignes, on comprend même qu'ils remettent en cause rien moins que la divinité de Jésus.

- Hein ?

- En tout cas ils nient assez clairement sa résurrection dont ils soulignent que si elle s'était produite elle aurait laissé, dans l'histoire, des traces indélébiles. En effet, les autorités romaines qui étaient déjà aussi tatillonnes que les nôtres, auraient forcément laissé à ce sujet des tas de rapports d'enquêtes. Or il n'y a jamais rien eu du genre. Rien de rien.

- Quel bouquin intéressant. Mais c'est une bombe !

- Tu parles. A travers ma lecture, j'ai évidemment mieux cerné la personnalité de soeur Apolline et du

professeur Ulrich : l'un et l'autre ne croyaient ni à la divinité du Christ, ni même à bon nombre de faits supposés qui marquèrent son existence.

- Mais comment donc ces gens pouvaient-ils occuper les postes qu'ils occupaient en étant convaincus de ces choses ?

- Eh bien ça, mon cher Alain, c'est ce que je vais aller demander à notre chère Mère Supérieure, à l'évêque et au recteur. Et si je ne suis pas encore parti le faire, c'est parce que je t'attendais, car je t'invite cette fois à me suivre.

CHAPITRE 10

L'accueil de la Mère Supérieure fut glacial. Elle en avait assez d'être dérangée par cet homme qui lui posait sans arrêt des questions embarrassantes au sujet de soeur Apolline. Et cette fois il ne venait même pas seul...

- Eh bien commissaire, j'espère que vous ne venez pas me déranger pour rien ?

- Certainement pas, madame (et il insista sur ce dernier mot, sachant qu'il horripilait certainement celle qui était devant lui et qui se tenait raide comme une statue de marbre).

- Je vous écoute...

- Vous m'avez dit avoir lu certains des articles écrits par soeur Apolline. Qu'y expliquait-elle ?

- Je vous l'ai dit, elle traitait des cultes et des rites antiques.

- Mais encore ?

- Je ne vois pas ce que vous souhaitez que je vous dise à ce propos. De toute façon, je n'ai lu cette prose que d'un oeil distrait. Cela ne concernait pas notre Foi en Jésus-Christ.

- Vraiment ?

- Mais bien entendu. Soeur Apolline s'occupait des cultes païens antiques vous ai-je dit et cela n'a rien à voir avec notre Foi.

- Mais, d'une certaine manière, ces cultes-là n'ont-ils pas pu influencer la religion chrétienne ?

- C'est un débat que les Pères de l'Eglise, aux premiers temps du christianisme, ont déjà tranché. Il est inutile d'y revenir et encore moins de s'y arrêter.

- Pourtant, soeur Apolline, elle, s'y arrêtait, et même longuement si j'en juge...

- C'était bien son droit. Chacun est libre de perdre son temps comme il l'entend.

- Connaissez-vous le professeur Ulrich ?

- J'en ai vaguement entendu parler.

- Vous savez quelles étaient ses convictions ?

- Les convictions de ce monsieur n'intéressent que lui et pas notre Communauté. Notre Foi et nos dévotions suffisent à remplir notre quotidien.

- Saviez-vous que lui et soeur Apolline travaillaient ensemble à un livre ?

- Je vous ai déjà dit que je ne m'occupais pas de ce

que soeur Apolline pouvait faire. Et elle, de son côté, ne me tenait au courant de rien de ce qu'elle faisait.

- Je trouve quand même étrange que vous ne vous occupiez pas du tout de ce que fait, pense et publie une des soeurs de votre Communauté !

Se redressant et montant le ton, La Mère Supérieure expliqua, un peu comme si elle voulait conclure :

- Monsieur le commissaire, je vous ai déjà expliqué que soeur Apolline avait été en quelque sorte parachutée ici par Monseigneur l'évêque. Bien que logée et nourrie ici, elle était totalement indépendante de notre Communauté et ne semble jamais avoir marqué le moindre intérêt pour celle-ci. En conséquence, non seulement je n'avais donc pas vraiment à m'occuper de ce qu'elle faisait, mais de surcroît je n'y étais pas encline. Je gère une Communauté d'une trentaine d'âmes et, lorsque je ne suis pas absorbée par des tâches administratives ou dérangée par des visites inopportunes et inutiles, je médite et je prie. Je ne m'occupe pas des affaires du monde extérieur ni des personnes dont je n'ai pas vraiment la charge directe.

Helm, conscient qu'il n'en tirerait désormais plus rien d'autre, quitta la Mère Supérieure après l'avoir saluée assez froidement. Dans la rue, il s'adressa à Alain :

- Tu as vu le genre ? Elle ne savait rien, n'a rien vu,

rien entendu et ne s'occupe pas des « affaires du monde extérieur ».

- Si tu veux mon avis, nous avons affaire là à une personne assez limitée intellectuellement mais qui ne veut pas le laisser paraître. Sa foi lui suffit dit-elle. Belle manière d'expliquer qu'elle n'est capable de s'intéresser à rien d'autre qu'à tenir en laisse quelques dames un peu simples comme elle.

- Bon résumé. Mais, tu vas le voir, l'évêque, lui, est d'un tout autre style... Par certains côtés, il me fascine, je ne sais trop te dire pourquoi.

- J'ai eu la curiosité d'enquêter également un peu sur ce bonhomme. Savais-tu que c'était un jésuite ?

- Il m'a parlé, l'autre jour, des caractéristiques de son Ordre et j'avais deviné en effet. Tu sais que je les ai moi-même pas mal fréquentés quand j'étais jeune... Que de souvenirs !

- Cet homme a fait une carrière fulgurante au sein de l'Eglise. Il a été nommé évêque assez jeune et on dit qu'il pourrait bientôt prétendre à la fonction cardinaliste, voire mieux encore... qui sait ?

- Nous arrivons.

CHAPITRE 11

- Cher commissaire ! Décidément nous sommes devenus inséparables ! On va finir par jaser... Et vous m'amenez même du monde désormais ?

- Je vous présente mon adjoint.

- Enchanté. Mais prenez donc place Messieurs. Que peut-on vous offrir ?

Helm et Alain acceptèrent un porto que l'évêque leur servit lui-même en retirant les verres et la carafe d'un meuble proche.

- Eh bien commissaire, que puis-je pour vous aujourd'hui ? J'espère au moins que votre enquête avance ?

- Elle avance si l'on veut. En fait, nous nous retrouvons avec un crime de plus sur les bras.

- Que dites-vous là Seigneur Jésus ?

- Vous connaissiez le professeur Ulrich ?

- De réputation, oui. C'est un savant respecté, admiré. Mais vous dites... « connaissiez ». Dois-je entendre que...

- Hélas oui. Il a été tué avant-hier soir, dans son bureau.

- Juste ciel ! Mais comment cela s'est-il passé et pourquoi ?

- Nous ignorons encore les mobiles et, bien sûr, l'identité du criminel. Mais si nous sommes là aujourd'hui, c'est parce que ce crime a peut-être un rapport étroit avec celui de soeur Apolline.

- Vraiment ?

- Saviez-vous que soeur Apolline et lui travaillaient de concert sur un manuscrit relatif aux sacrements ?

- Euh... oui, elle m'en avait dit un mot.

- Et savez-vous ce que contenait cet ouvrage ? Quelles étaient ses conclusions ?

- Je présume qu'il devait dire ce que tous les érudits savent à ce sujet.

- C'est-à-dire ?

- Mon Dieu ! C'est un peu difficile à résumer, ou du moins à expliquer à des... pardonnez-moi : des néophytes.

- Essayez quand même.

- Alors, faites l'effort de vous imaginer la société

antique au moment où apparut le christianisme. Dans les grandes villes comme Rome ou Jérusalem cohabitaient une série de cultes divers avec, pour chacun, ses rites et ses fêtes. On voyageait beaucoup vous savez en ce temps-là, surtout pour faire du commerce : épices, tissus, colorants... Mais il y avait aussi, parmi ces grands voyageurs, d'authentiques missionnaires de tous ces cultes antiques divers dont je vous épargnerai les noms. Bref, tout cela créait un brassage culturel extraordinaire. De telle sorte que les croyances et les rites cultuels des uns influençaient forcément les croyances et les rites cultuels des autres. Chaque culte empruntait donc un peu aux autres une partie de ses idées et de ses rites. Vous me suivez ?

- Parfaitement.

- Le christianisme n'est pas né spontanément d'un coup de baguette magique. Il s'est au contraire formé lentement, empruntant ici et là aux autres cultes certaines de leurs idées et de leurs rites. Les historiens des religions nomment ce phénomène le syncrétisme. Cela signifie que l'ensemble a un peu l'aspect d'un mille feuilles : chaque couche s'ajoutant à la précédente à la suite d'influences directes ou indirectes. Vous comprenez ?

- On vous suit toujours.

- Voilà donc comment s'est formé le christianisme. A la base, il y avait bien entendu la Révélation. Celle que

Paul eut sur le chemin de Damas et celle des compagnons directs de Jésus qui n'étaient sans doute pas douze mais plutôt trois ou quatre réunis autour de Jacques qu'on disait « frère de Jésus ». Soeur Apolline et le professeur Ulrich travaillaient de concert sur les origines de ce qui semble former l'épine dorsale même des rites chrétiens : les sacrements et, plus particulièrement, la Communion puis, dépendant de celle-ci, la Messe. Leur travail consistait à démêler ce qui venait de Jésus et ce qui appartenait aux influences extérieures. Ai-je été clair ?

- Assez clair en effet. Mais vous avez omis de nous donner les conclusions de ce travail.

- Les conclusions ?

- Mais oui, les conclusions.

- Je ne comprends pas.

- C'est pourtant simple : vous venez de nous dire que le travail de ces deux auteurs consistait à départager en quelque sorte le vrai du faux, l'authentique du surajouté à posteriori. Eh bien ? En quoi consistait l'authentique ? L'originel ?

- C'est difficile à dire...

- Mais encore ?

- On est malheureusement conduit à constater qu'il y a très peu de chose, dans les sacrements et les rites chrétiens, qui appartienne en propre au christianisme.

- Et ce très peu de chose, c'est quoi ?

- ...

- Votre silence me paraît éloquent Monseigneur !

- Ne jugez pas trop vite. Comprenez que ces problèmes sont infiniment complexes. Pour bien les comprendre il faut passer toute une vie à les étudier.

- Et vous l'avez fait à titre personnel ?

- On ne peut s'occuper de tout. Je me suis penché pour ma part sur d'autres sujets.

- Mais vous saviez que soeur Apolline avait conclu que rien dans les fêtes et les rites chrétiens n'avait un caractère original ?

- Je le savais, oui.

- Et vous n'avez pas jugé bon ou utile de l'interroger sur sa foi ?

- Oh, cher commissaire, comme vous y allez ! La Foi et l'Histoire sont deux mondes bien différents. Je vous rappelle que soeur Apolline était historienne. Mais laissez-moi vous donner un autre exemple. Connaissez-vous l'abbé Lemaître ?

- Ce nom ne m'est pas inconnu, mais j'avoue que je ne le situe pas.

- L'abbé Lemaître est cet astronome belge qui proposa au monde savant ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui la théorie du Big Bang.

- Ah oui, je me souviens ! s'exclama Alain.

- L'abbé Lemaître, en tant qu'astronome, ne

pouvait évidemment concilier ses connaissances avec certains textes bibliques. Je pense par exemple au tout début de la Genèse où il est dit que Dieu créa la lumière avant les astres. Ou à cet autre texte qui décrit la Terre comme une peau tendue sur un tambour avec, par-dessus, une voûte de cristal sur laquelle étaient en quelque sorte collées les étoiles. Pourtant l'abbé Lemaître était un ami personnel du pape et grande était sa foi. Vous touchez là à un vaste débat : science et foi sont-elles conciliables ? A chacun d'y apporter sa réponse...

- Bref, cela ne vous posait pas de problème de savoir que soeur Apolline collaborait à un livre qui jetait à bas les fondements mêmes de la religion que vous représentez ?

- Les fondements, les fondements... n'exagérons pas. Disons plutôt certaines bases. Eh bien non Messieurs car, je viens de vous le dire, la foi et la science sont deux mondes différents.

- Y avait-il longtemps que soeur Apolline avait ces idées ?

- Oh oui ! Et c'est même pour cette raison que je l'ai placée là où elle était. Disons que je l'ai prise sous mon aile. Je voulais en quelque sorte protéger l'historienne par-delà l'habit qu'elle portait.

- D'où ce statut très particulier qu'elle avait par rapport à l'abbaye ?

- Exactement. Vous l'avez je suppose compris : soeur Apolline dépendait davantage de moi que de la Mère Supérieure de cette abbaye.

- Bon. Eh bien j'y vois enfin clair dans ce rapport tendu qui semblait exister entre la Mère Supérieure et soeur Apolline.

- Cher commissaire, la Mère Supérieure est une bien brave femme ; mais il ne faut pas lui demander davantage que de gérer l'intendance de sa petite Communauté.

- Mère Agathe savait-elle que soeur Apolline était d'avis que certaines des bases les plus importantes du christianismes n'avaient rien de solide ?

- Je l'ignore. Mère Agathe n'est guère curieuse d'Histoire vous savez... Elle est plutôt curieuse des personnes.

- Qu'entendez-vous par là ?

- Pour bien diriger sa petite Communauté elle aime à se tenir au courant des moindres faits et gestes de chacune de ses soeurs. Oh, ne croyez pas que ce soit de sa part une curiosité déplacée ! C'est, disons... par souci tactique.

- Pourtant elle semble tout ignorer ou presque de ce que faisait soeur Apolline.

- Elle aimerait le faire croire, du moins.

- Vous en doutez ?

- Mon cher commissaire il faut savoir douter de

tout. Vous me l'avez vous-même prouvé précédemment. Même les choses les plus évidentes peuvent parfois ne pas être vraies et les choses vraies peuvent ne pas être évidentes.

- Vous pensez à quoi par exemple ?

- Oh, je pourrais vous citer mille exemples.

- Un seul me suffira.

- Eh bien, ce cher Robin des bois dont on nous a tant parlé dans notre enfance et au cinéma, savez-vous qu'il n'a jamais existé pas plus que les hauts faits dont il a été crédité ? Et sachez qu'il en est de même pour Guillaume Tell. Pourtant, ô combien nos amis anglais et suisses sont fiers de ces héros ! Eh bien on peut quand même être un bon citoyen anglais ou suisse sans croire un seul instant à ces légendes n'est-ce pas ?

- Sans doute, sans doute. Mais y a-t-il de telles légendes au sein du christianisme ?

- Mais bien sûr ! Vous avez sans doute entendu dire qu'à la suite de longs travaux historiques nous avons fini par supprimer du calendrier des saints bon nombre d'entre eux qui n'avaient jamais existé ? Saint Christophe qui protège encore certains automobilistes fut de ceux-là. Et saint Janvier dont le sang se liquéfie « miraculeusement » à Naples chaque année devant la foule des pèlerins fut également du lot. Pourtant, en dépit des dénégations de l'Eglise, les fidèles veulent continuer à croire à ce miracle sanguin. C'est bien leur

droit n’est-ce pas de croire ainsi à des légendes et de vouloir persister à se laisser abuser par des mensonges ? Voulez-vous que je vous dise plus fort encore ? Eh bien, personnellement, je ne crois à aucune des apparitions de la Vierge Marie. Tous ces récits ne sont que radotages, mensonges éhontés, erreurs d’interprétations, visions de mythomanes et autres choses du genre. L’Eglise est très claire à ce sujet : les apparitions de la Vierge ne font en aucun cas partie de nos dogmes. Chacun est libre d’y croire ou non. Il y a des évêques qui ont mouillé leur aube au point de prétendre pouvoir affirmer la réalité de telles apparitions. Eh bien je ne serai jamais de ceux-là et je n’encouragerai jamais aucun pèlerinage en des lieux d’apparitions supposées ou prétendues, vous pouvez en être certain. Et je ne suis pas le seul, je vous l'affirme haut et clair. Soyez-en persuadé : on peut être bon chrétien et douter de beaucoup de choses ou... avaler pas mal de couleuvres. Alors ne vous étonnez donc pas trop des conclusions historiques auxquelles soeur Apolline avait pu arriver.

Quelques minutes plus tard, Helm et son adjoint étaient en route vers le rectorat.

- Dis-donc, Georges, cet évêque ne te semble-t-il pas tout aussi extraordinaire que cette religieuse ?

- Je t’ai dit qu’il avait un côté fascinant. Il paraît toujours sous-entendre tant de choses tout en n’en

disant qu’une partie... As-tu remarqué comme il a changé habillement de sujet quand il a été question de ce qu’aimerait faire croire la Mère Supérieure ?

- Oui. Il nous a parlé de Robin des Bois puis des apparitions de la Vierge. Ce n’est pas un jésuite pour rien !

- Certes. Mais pourquoi avoir pris ces exemples ? On aurait dit qu’il voulait volontairement nous entraîner sur d’autres terrains. J’y réfléchirai plus tard car nous voici arrivés.

CHAPITRE 12

Les deux hommes laissèrent la voiture dans un des parkings du campus et gagnèrent ensuite pédestrement le bâtiment où se trouvait le rectorat. Ils se dirigèrent vers le bureau du recteur et frappèrent à sa porte. Une fois de plus, le recteur vint personnellement ouvrir.

- Ah, commissaire ! Je ne vous attendais pas ; mais entrez donc.

Helm et son adjoint pénétrèrent dans le local et fermèrent la porte derrière eux. Suivant le recteur, ils se dirigèrent vers la table en bois stratifié autour de laquelle ils s'assirent avec lui.

- Je suis venu ce jour accompagné de mon adjoint qui m'aide de manière efficace dans cette affaire dont le mobile nous échappe complètement.

- Vraiment ? Dois-je comprendre que vous piétinez ?

- Disons plutôt que je vais de surprise en surprise. Mais cela me donne l'occasion de mieux cerner la personnalité des victimes, ce qui me permettra peut-être enfin de comprendre pourquoi on a attenté à leurs jours.

- Je comprends, oui.

- Dites-moi, Monsieur le recteur, saviez-vous que le manuscrit sur lequel travaillaient votre professeur d'histoire des religions et soeur Apolline sapait les fondements du christianisme ?

- Pas vraiment, car le professeur Ulrich m'avait peu parlé de son contenu. Mais ce que vous me dites ne m'étonne pas du tout. Les opinions du professeur Ulrich m'étaient connues. Et elles étaient connues de tous, y compris de ses élèves. Il était libre de son enseignement et ses élèves l'appréciaient beaucoup. Dois-je vous faire remarquer que l'historien des religions ne doit pas plus avoir la foi que l'historien de la seconde guerre mondiale ne doit avoir été soldat ?

- En effet, vous avez raison. Mais c'est une subtilité qui échappe bien souvent au grand public. Chacun imagine si bien connaître les grandes religions qu'on en arrive à ne plus se poser de questions au sujet de leurs origines et à croire qu'aucun débat n'existe sur ce sujet.

- Et pourtant, les débats sont nombreux dans les cercles érudits, croyez-moi. Et c'est précisément à cela que servent les cours d'histoire des religions : montrer que débats il y a et sur quoi ils reposent.

- Pensez-vous que les opinions du professeur Ulrich aient pu être pour quelque chose dans sa disparition ?

- Euh... à vrai dire, je ne le pense pas. Ou du moins, je n'ai pas trop envie de l'imaginer devrais-je vous dire. En effet, s'il m'arrivait de penser que l'on peut désormais éliminer froidement toute personne n'ayant pas les mêmes opinions que soi-même... où irait-on ? Mais je dois admettre, cependant, qu'il y a des fanatiques qui peuvent être capables de tout. Néanmoins, je peux vous assurer que je n'ai jamais reçu le moindre écho, dans mon Université, qu'un fanatique quelconque aurait pu émettre des menaces à l'encontre du professeur Ulrich ou même de n'importe lequel de nos professeurs qui enseignent des choses contraires à certaines croyances religieuses.

- D'autres professeurs de cette Université enseignent de telles choses ?

- Mais bien sûr. Ici et dans toutes les Universités devrais-je dire. Tenez, prenez l'exemple des créationnistes...

- Des quoi ?

- Les créationnistes. C'est ainsi qu'on nomme ceux

qui refusent obstinément les théories de Darwin. Ils objectent que, s'il faut en croire la Bible et le Coran, la Terre fut créée par un être divin qui créa de même tous les êtres vivants. Pour eux, il n'y a pas eu d'évolution progressive : tout fut créé tel qu'on le connaît ou le découvre aujourd'hui. Soit certains animaux comme les dinosaures furent créés en surnombre pour disparaître, soit même ils furent créés dès l'origine à l'état de fossiles. Ces gens-là refusent évidemment de croire que la Terre a plusieurs milliards d'années d'existence et ils affirment que les hommes furent contemporains des dinosaures. Vous comprenez bien que nos professeurs de biologie, de géologie, d'astronomie ou de paléontologie, pour n'en citer que quelques-uns, ne peuvent souscrire à de telles idées et qu'ils enseignent évidemment des choses opposées à cela. Eh bien je n'ai jamais entendu dire que ces professeurs aient été menacés de mort par leurs élèves. Il y a parfois des incidents, j'en conviens. De même qu'il y a des incidents avec des jeunes filles partisanes du voile islamique. Mais, dans la majorité des cas, pour ne pas dire dans la totalité, cela ne va jamais bien loin et l'on finit toujours par trouver des solutions qui vont vers un apaisement des tensions. D'ailleurs, j'y veille particulièrement.

- Donc, selon vous, les idées du professeur Ulrich exprimées dans ses enseignements n'auraient aucun rapport avec son meurtre ou son assassinat ?

- Je ne peux évidemment être catégorique ; mais franchement je ne le pense pas. A moins d'imaginer un élève fanatique qui cacherait bien son jeu...

- C'est une possibilité que nous ne devons évidemment pas écarter.

- J'en conviens.

- Bon. Eh bien je vous remercie pour ces précisions Monsieur le recteur. J'espère avoir bientôt des nouvelles à vous donner concernant l'identité de la personne qui a attenté à la vie du professeur Ulrich.

Helm et Alain se levèrent et quittèrent les lieux. En retournant à leur voiture, Alain interrogea Helm :

- Georges, tu penses vraiment que le professeur Ulrich aurait pu être victime d'un étudiant fanatique ?

- Pourquoi pas ? Tu le sais comme moi : aucune piste ne doit être écartée. Le problème, c'est que je ne me vois pas en train d'interroger des centaines d'étudiants et que je te vois encore moins vérifier leurs alibis.

- C'est inimaginable en effet.

- On en revient toujours au même point Alain : le mobile ! Quelle raison avait-on de tuer soeur Apolline et le professeur Ulrich ?

- A supposer que la raison soit identique.

- En effet, car même si les deux crimes sont liés, ce qui semble bien être le cas, les mobiles dans un cas et

dans l’autre pourraient être différents.

- Ce qui ne simplifie vraiment pas les chose ; mais alors la VRAIMENT PAS.

- Résumons. Dans un cas, nous avons une religieuse historienne qui a pu être tuée par une de ses soeurs en religion dans le cadre d’une affaire de coeur. Mais elle a aussi pu être tuée par un ou une fanatique ayant appris le sujet de ses recherches. Elle a également pu être tuée par l’une ou l’autre de ses fréquentations pour une raison qui nous échappe encore. D’un autre côté nous avons un professeur d’histoire des religions qui a pu être tué par l’un de ses nombreux étudiants ou quiconque de ses fréquentations professionnelles. Là encore on peut imaginer que le mobile soit le fanatisme ou autre chose que nous ignorons. Ni chez l’un ni chez l’autre on n’a pu découvrir un indice quelconque qui nous mettrait sur la piste d’un présumé coupable. Les locaux ne s’y prêtaient pas d’ailleurs puisqu’ils étaient fréquentés par de nombreuses personnes qui y ont chacune laissé des empreintes, des cheveux ou que sais-je. Tout cela est inexploitable et montre bien les limites de la police scientifique.

- Nous voilà bien avancés.

- Eh oui ! Mais tu me diras ce que tu voudras, il me semble qu’une pièce essentielle du puzzle nous manque ou que nous ne la voyons pas tant elle crève les yeux.

CHAPITRE 13

De retour dans son bureau à la police judiciaire, Helm découvrit un post-it collé sur le dossier de son fauteuil : «Le patron te demande. Ca urge.»

Que se passait-il donc encore, se demanda Helm en allant de suite vers le bureau du « patron » sans même prendre le temps, cette fois, de retirer sa veste.

- Ah Georges, c'est une hécatombe : encore un !

- Ne me dites pas que nous avons un nouveau crime sur les bras dans le milieu des historiens ?

- Cette fois c'est un suicide. Du moins ça en a l'air. Mais c'est l'endroit qui est inusité.

- Où donc ?

- Au séminaire épiscopal.

- Un étudiants ?

- Non. Encore un professeur.

- Décidément. Et qu'enseignait-il celui-là ?

- Il était professeur de dogmatique. Il enseignait les dogmes quoi.

- Merci, j'avais compris. Je commence à devenir un spécialiste.

- En attendant, allez donc voir ce qui s'y passe. Cette fois, il ne sera pas possible d'être discret : il a été découvert par un de ses élèves et l'information a aussitôt fait le tour du séminaire.

- OK patron, j'y file.

Helm ne repassa même pas par son bureau. Il fonça dans la cour et se mit au volant de sa voiture. Il regarda sa montre. Quinze heures déjà...

En entrant dans le séminaire, Helm n'eut même pas besoin de demander son chemin. Il lui suffit d'observer l'agitation des étudiants et les allers et venues de leurs professeurs ou des adjoints du légiste qu'il connaissait de vue. Il arriva ainsi dans un bureau situé dans des combles aménagés. La porte était grande ouverte. Le corps d'un prêtre, en habits de clergyman, était étendu sur le sol, portant une vilaine trace au cou. Juste au-dessus de lui, accrochée à une poutre, une corde se terminant par un sinistre noeud coulant.

- Bonjour Georges. Quelle histoire ! lança le

légiste.

- Raconte.

- Eh bien ce matin un étudiant est venu frapper à la porte de son professeur. N'entendant pas de réponse il a voulu s'assurer que la pièce était vide et a ouvert la porte. Le corps se balançait encore. Un peu paniqué l'étudiant a tenté de le soulever en appelant à l'aide. Deux ou trois personnes sont arrivées et ont dépendu le corps. Ils ont bien essayé de faire un peu de bouche à bouche, mais c'était déjà trop tard. Voilà la chaise dont il s'est servi et qu'il a basculée.

- Je vois, oui. Sinon, rien de particulier ?

- Si, un mot d'adieu peu compréhensible, là, sur son bureau.

Helm s'avança vers le bureau et vit une enveloppe sur laquelle il était simplement écrit « mes adieux à tous ». Helm l'ouvrit et en retira une feuille pliée en deux sur laquelle étaient écrits ces simples mots :

Mes Chers Etudiants,
Mes Chers Collègues,
Mes Amis,
Monseigneur,

Vous venez de m'apprendre, Monseigneur, le décès de votre protégée et amie, soeur Apolline ainsi que celui du professeur Ulrich. Je n'en attendais pas moins de vous, vous sur qui

j'ai pu compter durant toutes ces années où il m'a fallu garder un bien lourd secret afin de me montrer, comme vous me l'aviez conseillé, aussi efficace que possible.

Mais ces crimes changent tout. Quelqu'un connaît sans doute désormais le secret que nous partageons et a décidé de nous supprimer pour nous empêcher de le transmettre.

Je ne veux pas attendre dans l'angoisse que l'exécuteur vienne prendre ma vie et je veux éviter autant que possible qu'un scandale rejaillisse sur vous, Monseigneur. C'est pourquoi j'ai décidé, en mon âme et conscience, de mettre fin à mes jours immédiatement. Je ne puis dire que j'emporterai mon lourd secret dans la tombe car je l'ai laissé filtrer tout au long de mes années d'enseignement. Seuls ceux qui avaient des oreilles pour entendre l'ont compris, comme vous Monseigneur, alors que vous étiez mon étudiant.

Avant de vous quitter tous, je voulais ajouter que ma conduite ne fut guidée, tout au long de mon existence, que par un souci permanent d'honnêteté intellectuelle même si cela m'a contraint à mentir sans arrêt...

P. Kramer S.J.

Helm relut une fois encore ce billet et resta songeur. Quel était ce lourd secret que, de toute

évidence, les trois défunts et l'évêque partageaient ? Pour le savoir, il fallait qu'il retourne à nouveau voir l'évêque...

A peine dans sa voiture, et avant même de se rendre à nouveau à l'évêché, Helm envoya un SMS à Alain pour lui résumer en quelques mots le nouveau rebondissement dans cette affaire dont la complexité commençait à le submerger.

CHAPITRE 14

- Je sais qu'il est 17h et que c'est un peu tard pour demander à être reçu par Monseigneur ; mais dites-lui quand même que le commissaire Helm aimerait lui parler de toute urgence.

Le clergyman tourna les talons, laissant Helm dans le vestibule dont il connaissait désormais par coeur la décoration. L'homme revint quelques minutes plus tard, l'air affable comme à son habitude.

- Monseigneur m'a prié de vous faire entrer et de vous dire que c'est avec joie qu'il vous recevra une fois encore aujourd'hui.

Les deux hommes suivirent le chemin que Helm commençait à bien connaître. Arrivé devant la porte de l'évêque, le clergyman l'ouvrit puis la referma derrière Helm et s'en alla aussitôt.

- Ah, commissaire, j'oserais dire que je vous attendais.

- Vraiment ?

- Vous venez, je suppose, me parler de cet horrible suicide au séminaire épiscopal ?

- Exactement.

- Je l'ai appris en début d'après-midi. J'en suis bouleversé. J'appréciais beaucoup le professeur Kramer. Que dis-je, nous étions devenus très proches, intellectuellement et humainement parlant. J'éprouve le sentiment d'une perte irréparable. Mais asseyez-vous plutôt.

Helm s'assit à la place qu'il avait chaque fois choisie lors de ses entretiens avec l'évêque. Ce dernier, visiblement choqué, oublia pour une fois les convenances et n'offrit rien à boire à son visiteur.

- Commissaire, je suis dévasté, que puis-je vous dire, que puis-je faire pour vous cette fois ?

- Je suis venu vous demander quelques éclaircissements. Vous savez, sans doute, que le défunt a laissé derrière lui un mot d'adieu ?

- Non, je l'ignorais. On m'a seulement parlé de son geste de désespoir et c'est pour éviter trop de remue-ménage que j'ai préféré ne pas me rendre immédiatement sur place en dépit du fait que le coeur m'y poussait. Mais... puis-je vous demander ce que le Père Kramer a écrit dans son mot d'adieux ?

- Le voici. Lisez vous-même.

L'évêque prit la feuille de papier et commença à la lire. Très vite son visage s'assombrit pour prendre bientôt un air consterné. Il semblait avoir perdu toute contenance, comme un homme à la fois brisé et perdu. Enfin, il articula...

- Mon Dieu ! Mon Dieu, quelle erreur, quelle méprise. Il n'a pas compris. Il n'a rien compris. C'est consternant.

Puis il se tut et resta prostré, la tête vissée sur la feuille de papier.

- Monseigneur, puis-je vous demander à quel secret le Père Kramer faisait allusion ?

- ...

- Monseigneur !

- Euh... Pardonnez-moi commissaire. Je suis bouleversé par ce que je viens de lire. Que disiez-vous ?

- Je vous demandais si vous pouviez m'éclairer sur le sens de ce lourd secret dont parle le Père Kramer.

L'évêque regarda Helm, d'un regard perdu dans le lointain. Il resta un long moment silencieux puis répondit.

- Le Père Kramer avait bien le droit, à titre personnel, de considérer qu'il s'agissait là d'un secret. C'en était un en effet s'il ne considérait que sa personne ou ceux qui étaient dans une situation plus ou moins semblable à la sienne. Mais en vérité il n'y a pas de

secret. Il n'y a qu'une ignorance largement répandue de la vérité ! Car ce pseudo secret se trouve expliqué noir sur blanc dans de nombreux livres. Ceux-ci n'ont malheureusement pas été de grands succès de librairie comme le Da Vinci Code dont l'auteur était bien mal informé lui aussi.

- Peut-être, mais vous ne répondez pas précisément à ma question. De quoi donc voulait parler le Père Kramer ?

- Il songeait à quelque chose qu'il ne pouvait révéler clairement sans mettre sa carrière en péril, sans être contraint d'abandonner sur le champs son poste, sans être contraint de devoir rompre avec ce qu'il aimait le plus : son métier d'enseignant et ses contacts chaleureux avec ses élèves. Voyez ce qu'il dit de la protection que je lui ai accordée pendant tant d'années alors que j'étais au courant...

- Mais encore ?

- Il m'est bien difficile, cher commissaire, de vous expliquer cela en quelques mots. En outre je suis si bouleversé que je m'y prendrais certainement très mal. Puis-je vous demander une faveur ?

- Faites...

- Je voudrais... Je souhaiterais, si vous m'y autorisez, reporter à demain cet entretien. Alors vous aurez toutes les explications nécessaires et vous comprendrez mieux sans doute la raison exacte du

suicide du Père Kramer et celle des deux crimes sur lesquels vous enquêtez depuis quelques jours.

L'évêque était blanc comme un linge. Il n'avait plus rien de cet homme affable, courtois et sympathique qu'il avait été jusque-là aux yeux du commissaire Helm. Il paraissait brisé, anéanti. Aussi Helm pensa-t-il qu'il ne devait pas insister.

- Je comprends à quel point la disparitions d'êtres qui étaient chers à votre coeur peut vous bouleverser et je m'en voudrais d'insister en ce moment. Je vais donc vous laisser. Je reviendrai demain vers 9 heures si vous le voulez bien. J'espère qu'alors vous pourrez m'expliquer le mot laissé par le Père Kramer.

- Vous le comprendrez cher commissaire, vous le comprendrez pleinement, soyez-en assuré, je vous le promets...

L'évêque resta assis, songeur, comme prostré. Helm se leva et, comme son vis-à-vis ne bougeait toujours pas, un peu maladroitement, il bredouilla un « au revoir » et quitta la pièce. Il s'en alla presque sur la pointe des pieds, troublé lui aussi.

CHAPITRE 15

Ce soir-là, lorsqu'il rentra chez lui, sa femme, souriante, l'accueillit.

- Oh, mon chéri, tu as ta tête des mauvais jours. Tu as des soucis ?

- Je me débats dans une affaire bien étrange qui suscite en moi des réflexions personnelles auxquelles je n'aurais jamais pensé être confronté.

- Un rapport avec le texte dans lequel tu es resté plongé jusque tard dans la nuit ?

- Un rapport direct, oui.

- Allons, vas prendre ta douche, mets-toi à l'aise et tu me parleras de cela en mangeant. Je t'ai préparé un bon petit plat...

Helm réapparut une bonne quinzaine de minutes

plus tard. Lorna, son épouse, avait déjà dressé la table et elle arrivait de la cuisine avec un plat tout juste sorti du four. Elle le posa sur la table, s'assit devant son époux et l'invita à se servir.

- Raconte-moi ce qui te préoccupe autant...

- C'est une drôle d'histoire en vérité. Tout a commencé avec cette religieuse qui s'est fait tuer dans son bureau, au couvent. On lui a défoncé le crâne avec une statue de la vierge. Je t'en avais dit quelques mots.

- Oui, je me souviens.

- Peu après, un chercheur universitaire fut tué d'une balle en plein coeur. Comme pour la religieuse, il n'y avait aucun mobile apparent. Mais les deux crimes doivent avoir un lien entre eux car ce chercheur et cette religieuse se connaissaient très bien et travaillaient ensemble à un livre assez étonnant. C'est son manuscrit que j'ai lu l'autre jour.

- Et ça racontait quoi ?

- Difficile à résumer. Au départ d'un examen historique des sacrements de l'Eglise catholique, ces deux chercheurs en arrivent à démontrer, pour qui sait lire entre les lignes, que les bases mêmes de la religion chrétienne ne reposent sur rien qui soit en rapport direct avec Jésus. En fait, ils démontrent que tout ou presque des sacrements qui paraissent propres au christianisme fut en réalité emprunté aux autres religions païennes antiques. Mais, profitant de notes en

bas de page qui attirent moins l'attention, ils vont beaucoup plus loin encore. En effet, ils soutiennent que la plupart des fêtes, des rites et des principes moraux chrétiens furent également empruntés aux religions païennes et que tout cela n'a donc rien apporté d'original par rapport à elles.

- Quelle histoire ! C'est renversant.

- Encore bien plus que tu le penses...

- Que veux-tu dire ?

- Mais Lorna, imagine un instant ce que les deux chercheurs dont je viens de te parler mettent en évidence. D'une part ils montrent ; que dis-je, ils PROUVENT qu'aucun des sacrements de l'Eglise n'a été instauré par Jésus, même pas la communion. Ils montrent qu'à aucun moment Jésus n'a fait, ni recommandé de faire des choses qui nous sont familières comme le baptême, la petite et la grande communion des enfants, la communion des adultes à Pâques où à d'autres moments de l'année, l'ordination des prêtres, l'extrême-onction... Mieux : ils démontrent qu'à aucun moment Jésus n'a indiqué qu'il fallait fêter des événements quels qu'ils soient, qu'ils se rapportent à lui comme sa naissance, sa mort, sa résurrection, sa montée au ciel ; ou qu'ils se rapportent à d'autres choses comme la fête des morts, de tous les saints, la descente de l'esprit-saint sur les apôtres, le carême, les rois mages... Bref, c'est tout le calendrier des fêtes

chrétiennes qui apparaît comme un tas d'inventions humaines, forgées peu à peu au gré des circonstances. Ajoute à cela que, du fait de l'absence totale d'un grand nombre de rapports des autorités romaines au sujet de la résurrection de Jésus nos deux auteurs concluent que celle-ci ne fut elle-même qu'une invention calquée sur les résurrections des dieux antiques et destinée à combler le désespoir des premiers disciples après la disparition de leur maître... et tu commenceras à mesurer le gouffre qui existe entre la vérité historique et ce qui nous est généralement raconté.

- Un fameux gouffre en effet...

- Et ce n'est pas tout. Si l'on suit les pistes fournies par les deux chercheurs dont je te parle et si l'on va au bout de leurs sous-entendus, on est irrémédiablement amené à conclure que le Christ pourrait n'avoir été pour rien ou presque dans la naissance du christianisme. Ce sont ses disciples, en fait, qui auraient fondé une religion en mémoire de celui qu'ils avaient tant admiré. Quant à Jésus lui-même, loin d'être le fils de Dieu, il n'aurait été qu'une sorte de sage d'une importance si réduite que cela expliquerait le désintérêt total des autorités romaines à son égard ainsi que le silence des historiens.

- C'est étourdissant ce que tu me dis là.

- En outre, nos deux auteurs rejoignent complètement des archéologues israéliens qui,

aujourd'hui, démontrent que les plus célèbres événements contés dans l'Ancien Testament sont purement légendaires et que des personnages comme Abraham, par exemple, ou même Moïse, n'ont sans doute jamais existé. Tu en déduiras aisément les conséquences à l'échelle, cette fois, des trois grandes religions monothéistes...

- Voilà qui bouleverse fondamentalement un bon nombre de choses que l'on croit pourtant bien établies et indiscutables.

- Eh oui ! Pour rappel, toute notre civilisation est, fondamentalement, d'essence judéo-chrétienne. Notre morale, nos coutumes, notre façon de voir les choses et toute une partie de ce qui est enseigné dans nos écoles peuvent donc être remis en question.

- Cela me bouleverse.

- Comme moi. Mais voilà le plus étrange : d'un côté il y a cette Mère Supérieure qui ne veut même pas songer à toutes ces choses et, de l'autre, cet évêque qui, lui, semble s'en accommoder avec une déconcertante facilité.

- La première fait l'autruche, c'est clair. Mais je ne comprend pas le second.

- J'en suis arrivé à la même conclusion que toi. Autant l'attitude de la première s'explique aisément par un certain aveuglement stupide, autant celle du second est incompréhensible, voire impénétrable à mes yeux.

Et tu sais quoi ?

- Tu vas me le dire.

- Cet évêque m'a aussi expliqué que les enseignements moraux de l'Eglise à propos de la nudité sont complètement à l'opposé de ce que la plupart des gens croient qu'elle soutient et il m'a démontré, de surcroît, que les morales judaïque et islamique en la matière sont absurdes.

- Renversant.

- Oui. Il y a des moments, je t'assure, où je ne m'y retrouve plus dans les discours que cet évêque tient avec un aplomb et une sérénité que rien ne semble pouvoir faire chanceler. Cet homme qui a quelque chose d'extraordinaire ou même de mystérieux dit parfois tout le contraire de ce qu'on attendrait qu'un évêque dise. Pourtant, ses explications relèvent d'une grande logique et sont toujours basées sur une puissante érudition.

- Mais pourquoi la religieuse et le chercheur universitaire ont-ils été tués ? Tu le sais ?

- Non. Je formule des hypothèses toutes plus complexes ou abracadabrantes les unes par rapport aux autres. Mais je reste insatisfait. Or, si je suis certain que ces deux décès ont un rapport entre eux, je suis moins persuadé en revanche d'un lien entre ceux-ci et celui d'un autre chercheur.

- Quel est ce troisième homme ?

- Un professeur du séminaire épiscopal. Lui n'a pas été tué mais s'est pendu.

- C'était peut-être par remord ? Ne serait-ce pas lui le meurtrier ?

- Non. Il a en effet laissé une lettre qui indique qu'il a pris peur en apprenant le geste criminel contre les deux premiers. Il semble indiquer qu'un secret les liait tous les trois et qu'il avait peur d'être la prochaine victime.

- Et tu n'as pas idée de ce que pourrait être ce secret ?

- Aucune idée. Mais je compte sur l'évêque pour me le révéler. Il m'a promis, en tout cas, de tout m'expliquer demain.

- Demain ? Mais c'est formidable ! Il n'y a plus si longtemps à attendre mon chéri. Demain, tes soucis s'envoleront pour une bonne part.

- Hum. Je n'en suis pas si sûr. Car si par bonheur je finissais par comprendre le pourquoi de ces trois décès, et si même cela me permettait de découvrir le criminel, il n'en resterait pas moins que ce que je viens d'apprendre sur les trois grandes religions monothéistes me secoue. Ce n'est pas tous les jours qu'on est amené à s'interroger sur ce qu'auraient été nos civilisations sans l'influence de ces religions qu'il me faut bien considérer désormais comme mensongères. Aujourd'hui, on critique volontiers les

intégristes musulmans. Mais l'islam est apparu cinq siècles après le christianisme et les méfaits de ce dernier lors de la conquête de l'Amérique du Sud ou lors de l'Inquisition furent aussi épouvantables que ceux commis de nos jours par d'autres intégristes. Que d'innocents ont été tués et sont encore tués au nom de croyances erronées ! Songe au conflit israélo-palestinien à n'en pas douter fondé, comme tant d'autres, sur de sombres antagonismes religieux ou une croyance absurde en une suprématie sacrée quelconque par rapport aux autres peuples. C'est cela même l'essence du sionisme. Songe enfin à la manière dont les religieux de tous bords ont prétendu pouvoir régler la vie même des individus au nom de leur morale artificielle qu'ils firent passer pour naturelle. Quelles perspectives effrayantes ! Combien il serait utile et urgent d'instruire au sujet de ces religions ceux et celles qu'elles égarent ou rendent fanatiques...

CHAPITRE 16

Le lendemain matin, avant de se rendre à l'évêché, Helm commença par passer à son bureau. Son adjoint l'y rejoignit bientôt.

- Merci pour ton SMS d'hier Georges. Je me suis aussitôt rendu au séminaire où j'ai interrogé quelques collègues du Père Kramer. Il était apprécié de ses élèves envers lesquels il était très disponible. C'était un homme simple, qui menait une existence paisible, sans excès d'aucune sorte. Il ne semblait avoir aucune liaison amoureuse. Dès mon arrivée ce matin j'ai téléphoné au légiste. Il m'a dit que le suicide ne fait aucun doute. En outre l'homme était en bonne santé et n'absorbait aucune drogue d'aucune sorte. Rien de tout cela n'explique donc son suicide. Mais il a laissé un mot m'a-t-on dit ?

- Oui, mais pas complètement compréhensible. Néanmoins, je pense que je vais connaître les causes réelles de ce suicide d'ici une bonne heure.

- Ah bon ?

- Je suis allé rendre visite à l'évêque hier. Et je lui ai fait lire le mot d'adieu que le Père Kramer avait laissé. Il en a été bouleversé et, visiblement, il est bien décidé à m'expliquer le contenu pour le moins nébuleux de ce texte. Il m'a donné rendez-vous ce matin.

- Cela nous permettra peut-être d'y voir plus clair dans la disparition de soeur Apolline et du professeur Ulrich...

- C'est ce que l'évêque m'a laissé entendre. Et si nous connaissons désormais le mobile, nous trouverons sans doute assez vite le meurtrier ou l'assassin.

Helm parcourut rapidement son courrier ainsi que son courriel. Il n'y avait rien d'urgent dans tout cela, mais il renvoya néanmoins quelques missives d'ordre général à ses proches collaborateurs en leur demandant d'y répondre à sa place. Finalement, il se prépara, salua son adjoint et partit pour l'évêché.

Après avoir rangé sa voiture, il sonna et attendit. C'est un inconnu, assez jeune, qui vint lui ouvrir, l'air fort embarrassé.

- Vous désirez ?

- Je viens voir Monseigneur Marcel avec qui j'ai rendez-vous.

- Monseigneur ne pourra vous recevoir. Il est... euh... souffrant.

- Voilà qui est bien ennuyeux. Puis-je au moins vous demander d'aller vous enquérir pour voir quand il pourra me recevoir ?

- Euh, oui, bien sûr. Vous avez une carte de visite ?

- Dites simplement que je suis le commissaire Helm.

- Un commissaire ? Euh ? Ah ! Bon... attendez.

Le jeune homme referma la porte, laissant Helm dehors. Ce dernier, un peu agacé par ce contretemps, se tourna dos à la porte pour regarder un moment les bâtiments tout autour de cette place qu'il n'avait jamais vraiment pris le temps d'admirer. Soudain, la porte se rouvrit et le jeune homme parut à nouveau.

- On m'a chargé de vous conduire aux appartements de Monseigneur. Suivez-moi je vous prie.

Helm lui emboîta le pas. A sa grande surprise, il perçut une agitation fébrile tout-à-fait inaccoutumée, des hommes et des femmes en habits religieux semblant aller précipitamment dans tous les sens.

Arrivé à la porte des appartements de l'évêque, le jeune homme se retourna et lança :

- Attendez-là un instant.

Aussitôt, sans même frapper, il ouvrit la porte, pénétra à l'intérieur et referma derrière lui d'un geste rapide comme pour cacher au visiteur ce qui se passait

à l'intérieur. Un court instant après, la porte s’ouvrit à nouveau sur le secrétaire de Monseigneur que Helm connaissait bien. Il avait l'air grave et affecté.

- Bonjour Monsieur le commissaire. Je vous attendais. Je sais en effet que vous aviez rendez-vous ce matin avec Monseigneur. Hélas ! Ce dernier ne pourra plus vous recevoir... Il est décédé durant la nuit.

- Que dites-vous ?

- Oui commissaire ; c’est une bien triste nouvelle. Mais entrez donc.

Helm pénétra dans les appartements de l’évêque. Il y avait là une bonne demi-douzaine de religieux et de religieuses massés vers le fond de la pièce, là où se trouvaient les divans où Helm et l’évêque avaient plusieurs fois échangé d’agréables propos.

- Venez commissaire. Voyez, on dirait qu’il dort paisiblement...

L’évêque était étendu de tout son long sur un des divans et paraissait en effet dormir sereinement.

- Mais quand avez-vous découvert le corps ?

- C’est tout récent. C’est en lui apportant son petit-déjeuner que l’abbé Duterme l’a trouvé ainsi. Il a d’abord cru que Monseigneur s’était assoupi un instant, mais il a tôt fait de remarquer le verre et les médicaments que voici sur cette table basse. Il a secoué Monseigneur puis lui a pris le pouls. Il était déjà bien trop tard hélas, le corps était déjà froid.

- Nous nous sommes rencontrés hier en avant-soirée et je l'ai quitté en lui disant que je reviendrais le voir ce matin à 9h. Il m'avait promis certaines explications, voire des révélations. Il n'avait pas du tout l'air d'un homme sur le point de se suicider bien qu'il paraissait choqué par une lettre que je lui avais fait lire. Comprenez ma surprise et mes doutes... Tous ces gens, ici, ont pu déranger certains indices. C'est préoccupant.

- Je comprends vos doutes, Monsieur le commissaire, mais... ceci va peut-être pouvoir les apaiser.

L'homme tendit à Helm une grande enveloppe sur laquelle figurait en grand, de la main même de l'évêque, les mots suivants : « Pour le commissaire Helm. A n'ouvrir que par lui après mon suicide. »

- Elle se trouvait sur la table basse, avec une autre que voici et que je n'ai pas ouverte non plus.

Helm regarda cette autre enveloppe. Sur celle-ci ne figurait qu'un seul mot : «Testament ».

- Avez-vous noté quelque chose de particulier hier, après mon départ ?

- J'ai vu Monseigneur vers 21 heures, après son repas du soir. Je venais habituellement le voir ainsi tous les soirs pour prendre les dernières directives ou voir s'il ne manquait de rien. Il paraissait, comment dirais-je, « détaché ». Il m'a parlé d'une voix cordiale, mais neutre, comme s'il était ailleurs. Mon Dieu ! J'ai l'impression, en

y repensant, qu'il n'appartenait déjà plus tout-à-fait à ce monde...

- Que faisait-il ? Avez-vous remarqué quelque chose de particulier ?

- Monseigneur travaillait à son ordinateur. Il avait l'air de rédiger quelque chose.

- Et quand vous l'avez quitté, que vous a-t-il dit ?

- Euh, je ne saurais le dire... Ah si ! Seigneur Dieu, cela prend désormais toute sa signification : d'un ton particulièrement filial il m'a simplement dit « Allez en paix mon fils. » Il ne m'avait jamais dit cela auparavant.

- Vous comprendrez, vu les circonstances, que je vais prévenir immédiatement notre médecin légiste. Attendez-vous donc à sa visite.

- Faites donc, Monsieur le commissaire ; je comprends parfaitement. J'étais d'ailleurs sur le point d'alerter les autorités et de demander le passage d'un médecin pour effectuer les constats adéquats.

Helm appela son ami légiste qui lui répondit qu'il allait arriver de suite. Le commissaire décida de l'attendre et demanda aux personnes présentes de bien vouloir quitter les lieux, du moins pour quelques dizaines de minutes.

Le légiste arriva très vite. Il salua Helm d'un signe de tête et alla droit vers le cadavre qu'il examina rapidement. Puis il revint vers Helm.

- Cela ressemble en effet à un suicide classique ;

mais tu sais que je ne peux rien affirmer avant un examen plus approfondi.

- Je sais, oui. Tu m'enverras ton rapport, comme d'habitude.

Jugeant qu'il n'avait plus rien à faire là, Helm prit congé et s'en alla, tenant en main l'enveloppe qui lui avait été destinée par l'évêque. Il remonta directement dans sa voiture et reprit la direction de son bureau, à la police judiciaire.

CHAPITRE 17

Bien calé dans son fauteuil de bureau, Helm ouvrit l'enveloppe à l'aide de son coupe-papier, en prenant des précautions pour l'abîmer le moins possible. Il agissait un peu comme si elle contenait un trésor ou quelque chose de fragile ou de mystérieux. Il en sortit quelques feuilles de papier imprimées sans doute sur l'imprimante laser qui se trouvait sur la table de travail de l'évêque. Et il commença à les lire...

Mon Cher Commissaire,

Nous ne nous connaissons pas depuis longtemps, mais j'ai de suite éprouvé une assez vive sympathie pour vous. J'ai surtout apprécié votre capacité d'écoute, votre

curiosité intellectuelle et votre ouverture d'esprit. Elles vous serviront bien quand vous lirez ce qui va suivre...

Vous avez pu voir à quel point j'ai été affecté d'abord par le décès de ma chère amie la soeur Apolline puis, hier, plus encore par la disparition du Père Kramer. Mon intention immédiate fut d'assumer mes responsabilités et de vous expliquer le pourquoi de mon chagrin et de mon trouble. Mais les circonstances de la vie sont parfois si complexes que j'ai craint de me montrer maladroit dans mes explications. Et c'est pourquoi je vous ai demandé la faveur de prendre le temps d'y réfléchir. Après votre départ, le temps passant, j'ai mesuré toutes les conséquences de ce que j'allais devoir vous expliquer et vous révéler. J'en suis arrivé à prendre la décision ultime de disparaître, pour laisser une chance à d'autres de poursuivre une belle oeuvre...

Tout ceci, de même que la lettre d'adieu du Père Kramer doit vous paraître sibyllin. Je vais donc vous expliquer les choses par le menu et en commençant par le

commencement. Mais, pour cela, il me faut remonter loin en arrière...

Jeune séminariste, je fus un des élèves du Père Kramer. C'était un professeur remarquable qui savait nous faire réfléchir sans en avoir l'air. Et c'est ainsi qu'il réussit à développer en moi quelques réflexions particulières sur les origines mêmes de notre religion. Des réflexions d'une importance telle que je crus devoir un jour l'en informer pour l'interroger plus avant. Un soir, donc, je me suis retrouvé dans son bureau et lui ai expliqué les doutes qui m'assaillaient. Il me semblait avoir compris que le splendide édifice de la religion chrétienne ne reposait que sur du sable, ses bases mêmes s'effritant entre les doigts pour peu qu'on veuille y regarder de près. Le Père Kramer m'écouta, souriant de plus en plus à mesure que je lui exposais mes doutes. Quand j'en eus terminé, il se pencha vers moi et me dit à peu près ceci :

- Mon Cher Marcel, depuis bien longtemps, tout au long de l'année scolaire, je reçois la visite d'élèves qui viennent me faire part de doutes identiques ou

semblables à ceux que tu viens de m'exposer. Pour te dire la vérité, mon cours est prévu dans ce but. Mais seuls quelques esprits éclairés, particulièrement analytiques et rationnels, s'en rendent compte et suivent jusqu'au bout les pistes que je leur indique. Mon cours ressemble en effet un peu à un vaste puzzle dont les pièces se présenteraient tournées du côté verso. Seuls ceux qui ont la curiosité d'examiner ces pièces de près et de les retourner se rendent alors compte qu'ils peuvent les assembler pour former une image parfaitement cohérente bien différente des bribes classiques qu'on fait avaler aux jeunes séminaristes. C'est ce travail de construction du puzzle que tu es en train de faire. Et quelques-unes de ses parties t'ont ainsi déjà livré des bouts de l'image complète. Tu as ainsi atteint, par tes propres moyens intellectuels, le point de non retour que nombre de prêtres, de séminaristes et d'historiens ont atteint avant toi. Pour dire les choses clairement, tu es en train de réaliser que le christianisme ne repose que sur du vent. C'est à toi maintenant de décider de ce que tu vas faire. Lorsqu'ils comprirent certaines des choses

dont tu te rends compte aujourd'hui, beaucoup de mes anciens étudiants choisirent de quitter l'Eglise, persuadés qu'elle ne leur offrirait jamais que des mensonges, des erreurs et des absurdités qui leur seraient insupportables au quotidien. Les uns devinrent agnostiques ou même athées tandis que d'autres, un peu par vengeance, se reconvertirent en anti-cléricaux forcenés. Ne dit-on pas, par exemple, que ce sont les écoles des jésuites qui forment les plus solides anti-cléricaux ? D'autres de mes étudiants ont préféré demeurer au sein de l'Eglise. Par peur d'affronter la réalité, ils firent l'autruche et devinrent des prêtres ordinaires, préférant cultiver une certaine forme d'ignorance pour faire s'épanouir en eux une foi un peu sotte qui les aide à supporter les absurdités de la vie quotidienne et de la prétendue Création. Un peu semblables à ceux-là, d'autres de mes élèves restèrent dans l'Eglise simplement parce qu'il faut bien vivre et parce qu'ils sont conscients que même un simple prêtre ne connaît jamais les affres de la perte d'emploi et du chômage. Cela peut expliquer, par exemple, le grand nombre de prêtres noirs en

Afrique qui vivent pourtant une vie de débauche. D'autres encore restèrent dans l'Eglise par ambition, ne visant que la carrière et le luxe : devenir doyen, évêque, cardinal ou même pape, voilà tout ce qui les intéresse. Ceux-là sont comme ceux qui se lancent dans la politique non pour défendre leurs semblables, mais pour en profiter tout en gravissant l'échelle du pouvoir, du succès et même parfois de la fortune bien ou mal acquise.
Enfin, certains restèrent au sein de l'Eglise parce qu'ils ont cru qu'ainsi il leur serait plus facile d'en étudier les origines réelles et son développement à travers les siècles. La plupart d'entre eux ont publié depuis des articles ou des livres pour éclairer le monde sur les origines réelles des religions et sur les moyens qu'elles ont utilisés pour s'assurer le contrôle des masses. Tant qu'ils restaient sur des terrains déjà défrichés avant eux dans des publications érudites, ils ont publié sous leur vrai nom. Sinon, lorsque le risque était grand pour eux d'encourir les foudres de leur hiérarchie, ils ont utilisé des noms d'emprunt comme le célèbre abbé Joseph Turmel qui fut un de mes maîtres. Tu comprendras que je te

décris là plusieurs sortes d'hommes et de caractères. Beaucoup sont des faibles, des menteurs ou des profiteurs qui jouent la comédie toute leur vie par peur, ambition ou intérêt. Un petit nombre, en revanche, sont des gens courageux qui ne mentent pas réellement mais qui doivent dissimuler leurs opinions au plus grand nombre afin d'être utiles à leurs semblables.

Je demandai alors au Père Kramer pourquoi, lui, était resté dans l'Eglise. Il me répondit qu'il y était resté pour, précisément, mieux aider les jeunes séminaristes à voir clair dans la réalité des choses qui étaient à la base d'une foi absurde. Mais il m'avoua avoir désormais de graves angoisses, craignant d'être tôt ou tard démasqué par sa hiérarchie et réduit à l'état laïc. Que ferait-il alors pour vivre ou survivre, tout simplement ? Qui voudrait engager un prêtre renégat ?

Vous comprendrez sans doute, Cher Commissaire, que cet entretien nocturne avec le Père Kramer eut sur moi une influence considérable. J'avais en effet

désormais à faire un choix capital qui influencerait le reste de ma vie.

J'y ai longuement réfléchi.

Et voici quelle fut ma décision : je choisis de rester au sein de l'Eglise afin d'approfondir également ses origines véritables et les méthodes auxquelles elle avait recouru pour étendre sans cesse son pouvoir sur le monde. Je voulais étudier également les origines des autres grandes religions, monothéistes ou non, avec l'intentions de comprendre et de synthétiser. Mais surtout, je ne voulais pas rester un prêtre obscur ou un enseignant discret contraint de publier sous des pseudonymes divers ou de m'exprimer de manière ambigüe comme ce pauvre Père Kramer. Je jugeai qu'il serait plus avantageux de me hisser toujours plus haut dans la hiérarchie catholique, afin d'y occuper des postes de responsabilité ; non pour recueillir des honneurs ou vivre dans le luxe, mais pour aider efficacement, de façon pratique, tous ceux qui, comme moi, chercheraient à prouver au monde que les religions ne sont qu'un ensemble de règles et de pratiques qui visent à soumettre les peuples à une autorité

fondée sur une affirmation extravagante : l'idée que si le vaste Univers avait été véritablement créé, son Créateur se serait soucié du grain de sable terrestre au point d'y contacter personnellement de prétendus prophètes ou pire encore d'y envoyer son Fils pour s'y faire crucifier au prétexte que ce mal pourrait racheter un autre mal : celui du péché originel. Pareilles idées, je m'en rendais compte désormais, ne pouvaient avoir germé jadis que dans des esprits obtus encore bien incapables de leur temps d'envisager l'Univers tel que nous le révèlent aujourd'hui les télescopes orbitaux ou terrestres. Pour moi, les connaissances astronomiques modernes ne permettaient d'envisager que deux possibilités : ou bien l'Univers avait été créé non par un être qui nous aurait ensuite fait à son image, mais par une sorte de force intelligente ou de conscience cosmique qui me renvoyait à une forme de pensée panthéiste (la matière elle-même étant conscience divine) ou l'Univers provenait d'un hasard total et son évolution n'était régie que par les lois du hasard. Exit le « bon Dieu », son Fils et surtout ce Saint-Esprit qui fut, historiquement parlant, une

invention tardive par rapport à un dualisme religieux primitif.

Ainsi donc, alors même que j'étais encore étudiant, guidé par ce bon Père Kramer, j'ai découvert des auteurs fascinants. Au vu de quelques notes éparses que je viens de recueillir dans mes archives, laissez-moi vous tracer un très bref état de la situation en me limitant à ce qui s'est passé en France.

C'est un livre de Richard Simon, paru en 1678, qui fonda vraiment la critique historique religieuse moderne. « Déjà ? » serez-vous peut-être tenté de réagir. « Seulement » vous dirais-je. Car, avant cela, rien ou presque. Il fallut cependant attendre jusqu'en 1753 pour que cette critique moderne fasse un véritable grand pas en avant. Cette année-là, Jean d'Astruc publia une étude dans laquelle il démontra que le texte de la Genèse était en fait composé d'au moins deux textes différents qui avaient été combinés ensemble pour n'en faire qu'un. La main créatrice de l'homme était là ! C'en était fini désormais de l'idée infantile selon

laquelle la Bible tout entière avait été inspirée d'une traite par Dieu lui-même à Moïse et quelques autres rédacteurs. A partir de ce moment-là, d'autres auteurs critiques commencèrent à exprimer de nouveaux doutes de toutes sortes. Je vous passerai cependant ceux de Voltaire, plus soucieux de scandale et d'humour que de critique historique sérieuse. En 1795 parut un ouvrage qui fit l'effet d'une bombe : « L'origine de tous les cultes », de Charles-François Dupuis, professeur d'éloquence, historien, physicien et astronome à ses heures. Dupuis concluait que Jésus-Christ, de même que nombre de dieux antiques, n'avait jamais existé et qu'il n'était que la personnification d'un mythe solaire. Ses douze compagnons, expliquait-il, étaient les douze signes du zodiaque. Vous imaginerez sans peine le scandale qui fut provoqué dans les cercles érudits par cet ouvrage et d'autres textes que Dupuis écrivit encore sur ce thème par la suite. Car Dupuis n'était pas n'importe qui : il fit partie des premiers membres du Collège de France. Bien sûr, l'ouvrage de cet érudit n'était pas exempt d'erreurs : elles provenaient surtout du

manque de connaissances historiques et autres que l'on avait alors sur bien des sujets relatifs à l'Antiquité. On ne savait même pas encore déchiffrer les hiéroglyphes !

Le temps passa et, après de violentes polémiques et même des destructions de certaines de ses rééditions, l'oeuvre de Dupuis fut largement oubliée bien qu'elle fut la fondatrice de la mythologie comparée. Mais à l'aube du XXe siècle, une nouvelle vague de contestation critique se fit jour. Cette fois elle naquit dans plusieurs pays : en France, bien sûr, mais aussi en Allemagne, en Grande Bretagne, en Italie...

En 1882, l'abbé Joseph Turmel fut nommé professeur au Grand Séminaire de Rennes. C'est là que, comme beaucoup de bons professeurs, il chercha à approfondir autant que possible ses connaissances pour pouvoir ainsi mieux répondre aux attentes de ses élèves. Et c'est ainsi qu'il perdit radicalement la foi, comme cela allait arriver à tant d'autres de ses semblables ensuite. Dès 1883, un autre prêtre, l'abbé Alfred Loisy, fut révoqué d'enseignement par

son évêque et envoyé dans un couvent d'où ses amis le firent sortir pour le faire nommer à l'Ecole pratique des hautes études, cette fonction le rendant en quelque sorte « intouchable » par ceux qui avaient voulu le faire taire auparavant. Pendant quelques années, Loisy se fit cependant prudent. Du moins jusqu'en 1902 quand il publia un petit livre à couverture rouge intitulé « L'Evangile et l'Eglise ». Sans la moindre pointe d'humour ou de légèreté, avec tout le poids de l'érudition et la force que donne la renommée, l'auteur y mettait à mal plus d'un dogme et plus spécialement celui de l'Eucharistie. Cela déclencha un énorme scandale que Loisy lui-même, dans sa candeur, n'avait pas du tout prévu. Il voulut s'en expliquer l'année suivante en publiant un second petit livre à couverture rouge intitulé cette fois « Autour d'un petit livre ». Hélas, il ne réussit qu'à attiser le bûcher que certains rêvaient déjà de lui élever. Là se situe le vrai départ de ce que l'on a appelé à l'époque « la crise moderniste » : un énorme débat d'idées que l'Eglise, après l'avoir étouffé par la force, s'est arrangée pour qu'on n'en parle plus désormais ailleurs que

dans des cercles érudits.

Entre 1903 et 1908, plusieurs livre de Loisy furent mis à l'index puis, finalement, leur auteur fut excommunié. Sanction majeure pour un prêtre ! Pourtant, Loisy pouvait compter sur ses amis qui le firent nommer dès l'année suivante à la chaire d'Histoire des religions du Collège de France où il enseigna jusqu'à sa mise à la retraite. Loisy ne pensait pas que le Christ n'avait pas existé ; mais il en était quand même arrivé à conclure que de tout ce que racontait le Nouveau Testament seule la mort de Jésus par crucifixion avait valeur de fait historique. Ce n'était déjà plus grand chose...

C'est en 1909 que Prosper Alfaric, qui avait été professeur de dogme au séminaire d'Albi, abandonna la prêtrise, convaincu pour sa part que le Christ n'avait même pas existé. Courageux, il refit des études universitaires et, en 1919, décrocha la chaire d'Histoire des religions de l'Université de Strasbourg où il fit une brillante carrière.

En 1917, influencé par les livres de

Loisy, un médecin fort érudit, le Dr Couchoud, entreprit des études sur les origines du christianisme. Contrairement à Loisy, il estima nécessaire de pousser la critique à son terme en affirmant lui aussi que le Christ n'avait pas existé. C'est en 1923 et 1924 qu'il publia coup sur coup « L'énigme de Jésus » et « Le mystère de Jésus » où il exposa ses idées. Cela le conduisit à devenir le Directeur de la collection 'Christianisme' aux éditions Rieder qui publièrent désormais, pendant plusieurs années, des ouvrages critiques d'auteurs divers. Dès le début du siècle, un érudit, Pierre Nourry, avait lui-même déjà créé une maison d'édition à son nom grâce à laquelle il put publier pendant plusieurs dizaines d'années de nombreux ouvrages critiques d'auteurs divers. Il y publia également les siens sous le pseudonyme de Saintyves.

Durant les années 20, de son côté, Joseph Turmel publia différents livres critiques en s'abritant derrière une foule de pseudonymes divers, pour ainsi mieux masquer ses activités réelles. Mais finalement identifié il fut à son tour

excommunié en 1930. Jusqu'à sa mort, survenue en 1943, il publia des ouvrages extraordinairement érudits sous son véritable nom. On pourrait aisément dire qu'à elle seule, l'oeuvre littéraire de cet abbé réduit à néant la valeur historique et morale du christianisme. De son côté, après sa mise à la retraite en 1932, Loisy publiera encore deux ouvrages majeurs : « La naissance du christianisme » et « Les origines du Nouveau Testament ».

Nous arrivons ainsi en 1933. C'est Prosper Alfaric, à son tour, qui est excommunié, chose qu'il vivra comme une véritable marque d'honneur et une reconnaissance certaine de la valeur de ses travaux par ceux qu'il avait dénoncés comme les propagateurs d'une mystification majeure.

En 1937, en dépit des critiques qui pleuvaient sur lui, Couchoud publia « Jésus, le Dieu fait homme ». Tout était résumé dans le titre ! Car c'est sans doute le Dr Couchoud qui s'est approché le plus de la vérité historique en expliquant que le Messie,

d'abord conçu par ceux qui l'attendaient comme une divinité immatérielle, avait ensuite été peu à peu humanisé par eux au point d'être enfin considéré comme un Dieu s'étant incarné ici-bas pour y mourir comme un homme et ressusciter enfin pour reprendre son statut divin. Tels furent plus que probablement l'origine et les développements du mythe de Jésus. La suite est aisée à imaginer : le christianisme n'est pas autre chose qu'une secte comme tant d'autres à l'origine et qui, grâce à d'heureux hasard ou de savantes manoeuvres, réussit à s'imposer et fit fortune pourrait-on dire.

D'aucuns diront qu'il est impossible qu'une secte puisse voir le jour et s'épanouir en étant uniquement fondée sur les enseignements prétendus d'un fondateur mythique. C'est pourtant le cas, reconnu de tous les érudits, de la secte de la Rose-Croix.

Hélas, Cher Commissaire, les grands auteurs critiques dont je viens de vous parler n'étaient pas éternels : Loisy mourut en 1940, suivi par Turmel en 1943 et Alfaric en 1955.

Depuis lors, de tels « scandales » ont été évités. D'une part parce que l'Eglise a perdu de son influence et a été contrainte à agir avec plus de souplesse (elle n'excommunie plus guère) et d'autre part parce que les prêtres qui découvrent la vérité la distillent avec plus de prudence sans doute que jadis, forts des ennuis que connurent leurs célèbres devanciers.

Mon Cher commissaire, vous n'imaginez pas les tourments que peuvent endurer ces religieux et ces religieuses qui, pour avoir voulu mieux vivre leur foi, on voulu mieux connaître les origines de celle-ci et ont découvert qu'elle ne reposait sur rien de plus qu'une foule d'erreurs et de mystifications. Car voilà la vérité qui devrait s'être imposée aujourd'hui partout dans le monde : ce Jésus dont on a dit qu'il avait drainé derrière lui des foules énormes, qu'il avait multiplié les miracles étourdissants en public et qui était sorti vivant de sa tombe sous les yeux des soldats romains chargés de monter la garde devant elle ; ce Jésus n'a fait l'objet d'aucun rapport officiel de la part des autorités romaines. Rien, pas même un

simple procès-verbal signalant les pertes financières et le tumulte causés lorsqu'il aurait chassé les marchands du temple. Mieux : ce même Jésus est resté inconnu des nombreux auteurs de son temps dont les écrits nous sont parvenus ou dont le contenu fut conservé par d'autres. Certes, on cite bien quelques phrases trouvées chez quelques auteurs qui se comptent sur les doigts d'une seule main, mais il a été prouvé que toutes ces phrases avaient été rajoutées après-coup par des scribes anonymes pour, précisément, combler un vide, un silence historique qui leur était insupportable. Car l'existence même de ces faux démontre que si on y a eu recours c'est qu'il le fallait bien pour accréditer ce qui n'était qu'une légende, un mythe, une invention pure.

Parmi ceux qui s'accrochent quand même à l'historicité de Jésus, c'est toujours le même argument qui est resservi complaisamment : si Jésus est resté complètement ignoré des chroniqueurs de son temps, c'est parce qu'il ne les aurait pas intéressés ou parce que ces derniers auraient eu peur, en le citant, d'ulcérer les autorités

occupantes. Affirmer cela, c'est faire bien peu de cas de la curiosité et de l'indépendance d'esprit de ces chroniqueurs. Mais c'est surtout faire l'impasse sur le fait que les archives officielles romaines, tenues d'une manière fort scrupuleuse, n'aient elles-mêmes rien contenu à propos de Jésus, de son procès, de sa résurrection et des déplacements de foules considérables dont les Evangiles l'ont crédité.

Le plus fort de cette affaire, c'est que l'évidence qui est apparue aux yeux de tant d'historiens sérieux spécialisés en ces matières est aujourd'hui encore ignorée des multitudes et qu'elle est même considérée comme une absurdité par nombre de beaux esprits. Car si vous vous intéressez un peu au sujet, vous lirez ici et là que la « thèse mythiste », c'est-à-dire celle de la non existence de Jésus, a été abandonnée dès les années trente et est complètement dépassée aujourd'hui. Ceux qui disent ou écrivent cela vont jusqu'à citer des noms d'auteurs obscurs qui, selon eux, auraient démontré que cette thèse n'avait aucune crédibilité. Eh bien, Cher Commissaire, j'ai cherché en vain

cette ou ces réfutation(s) : rien du genre n'existe ; ou plutôt, cela n'existe que dans l'imagination de ceux qui persistent à croire envers et contre tout en l'existence d'un personnage dont une foule d'historiens sérieux ont démontré qu'il n'a pas existé.

Je n'ai pas le temps de refaire ici les démonstrations que tant d'autres auteurs ont faites avant moi. Je vous citerai seulement ce qu'a écrit le Père de Grandmaison, jésuite comme moi, qui dans son monumental ouvrage sur Jésus-Christ a été contraint de conclure ceci après avoir cherché vainement un seul témoignage historique au sujet de Jésus : « Les sources véridiques et pures de l'histoire du Christ sont donc à rechercher, presque exclusivement dans la collection d'anciens écrits chrétiens réunis ordinairement sous le nom de Nouveau Testament. » Ainsi donc, le Père de Grandmaison a été contraint lui-même de reconnaître que seuls les quelques propagandistes à la source du christianisme ont parlé de Jésus. Quel aveu !

Sachant toutes ces choses, Cher

Commissaire, vous allez maintenant pouvoir comprendre les événements récents auxquels vous fûtes mêlé.

C'est donc à la suite d'une conversation intime avec le Père Kramer que j'ai décidé de ma carrière future. Je crois avoir amplement réussi dans le projet et la mission que je m'étais assignés. D'une part, j'ai pu poursuivre assez loin mes études sur les origines du christianisme. Du fait de mes positions successives au sein du Système, j'ai pu apporter mon aide à nombre de religieux et de religieuses qui découvrirent la vérité et dont j'appris le désarroi. Je les ai aidés de multiples manières : tantôt en les plaçant là où ils pourraient paisiblement poursuivre leurs études historiques, tantôt en les recommandant à une publication de haut niveau ou à un éditeur sérieux, tantôt même en leur donnant les moyens financiers d'acquérir le matériel informatique aujourd'hui indispensable à des chercheurs. J'ai également facilité la réinsertion sociale de certains prêtres, séminaristes ou religieuses qui préférèrent quitter définitivement l'Eglise, mon but premier

n'étant pas de les juger mais de les aider. Mis à part le Père Kramer, ceux que j'ai ainsi protégés ou aidés ne surent jamais quelles étaient exactement mes opinions en la matière. J'avais choisi de jouer un rôle, pour être d'autant plus efficace et pouvoir manoeuvrer librement en faveur de ces gens et de la vérité que je connaissais.

Une des personnes que j'ai soutenue dans ses efforts et que j'ai ensuite aidée matériellement fut soeur Apolline. Vous pouvez comprendre à présent le pourquoi et le comment de sa présence dans cette communauté religieuse dont elle était en quelque sorte une simple pensionnaire privilégiée. Soeur Apolline était une femme brillante que j'admirais beaucoup et dont j'écoutais les conseils bienveillants et toujours mesurés. Néanmoins, en dépit de ses recherches, elle faisait partie de ces gens qui avaient gardé la foi du charbonnier. Un peu comme Loisy, elle ne put jamais se résoudre à aller au bout du raisonnement et conclure que Jésus, à l'évidence, n'avait pas existé. Elle ne voyait aucun inconvénient à travailler avec un agnostique comme le professeur

Ulrich, un peu comme l'abbé Lemaître, dont je vous ai parlé, ne voyait pas d'inconvénient à travailler avec des astronomes agnostiques ou athées. C'est à mon point de vue un bel exemple d'ouverture d'esprit, malgré tout.

Un jour, comme tant de chercheurs, j'ai eu le désir de partager mes connaissances avec le plus grand nombre et j'ai donc écrit un livre intitulé « Jésus, une fable qui a la vie dure. » Je l'ai bien entendu écrit sous un pseudonyme : Martial Bishop. Un pseudonyme peut-être trop transparent pour soeur Apolline qui connaissait en outre mon style d'écriture. Toujours est-il qu'elle me démasqua sans peine. Lundi après-midi, en proie à une vive émotion elle me téléphona et me pria de venir la visiter discrètement. En arrivant chez elle je vis aussitôt mon livre sur son bureau. Je crus qu'enfin j'allais pouvoir parler franchement avec elle et que notre longue amitié ne s'en trouverait que plus renforcée encore. Mais c'est tout le contraire qui se passa. D'une voix blanche elle me demanda comment j'avais osé écrire ce qu'elle appela un pamphlet scandaleux. J'eus beau

argumenter, objecter, sa colère sourde ne fit qu'augmenter. Je me rendis compte alors qu'elle faisait partie de ces gens qui pouvaient pousser les recherches jusqu'à un certain point mais qui, arrivés à celui-ci, préféraient faire l'autruche plutôt que de devoir prendre leurs responsabilités. Elle en vint à me dire que ma position d'évêque était devenue intenable, un apostat n'ayant pas sa place dans l'Eglise. Et elle exigea derechef que je démissionne de ma charge, que j'entre dans un couvent d'abord sous prétexte de santé et que je me fasse ensuite réduire à l'état laïc quelques mois plus tard dans la plus grande discrétion. Il n'en était évidemment pas question ! C'eut été réduire à néant l'oeuvre charitable que j'accomplissais courageusement depuis tant d'années dans un but louable. Que faire? Plus j'essayais de la raisonner et plus elle se butait, allant même jusqu'à me menacer d'aller me dénoncer séance tenante à la Mère Supérieure et de téléphoner le lendemain au Cardinal. J'ai à mon tour élevé le ton, lui rappelant que si elle était là où elle était et si elle faisait ce qu'elle avait toujours aimé faire, c'était bien grâce à moi. Elle me

dit alors que si elle avait su que cette aide provenait d'un Judas elle l'aurait refusée. Au mot de Judas, mon sang ne fit qu'un tour. Dans l'intérêt même de mes autres protégés, actuels ou futurs, je DEVAIS empêcher cette femme, devenue notre adversaire, de nuire. Pénétré de cette maxime d'un moraliste jésuite qui avait écrit jadis qu'un mal peut n'être qu'apparent quand il est fait pour une juste cause, je pris de ma main gantée le premier objet qui se trouvait à portée de main pour en frapper la malheureuse qui était devenue une menace pour ses semblables. La suite, vous la connaissez. Bouleversé par cet acte que je venais de commettre sur une personne qui m'était si chère, mais persuadé au fond de moi-même que j'avais supprimé une vie pour en sauver beaucoup d'autres, je laissai là cette statue ensanglantée et l'exemplaire de mon livre et me retirai de là tout aussi discrètement que j'y étais venu. Chemin faisant, de retour vers l'évêché, plus j'y songeais et plus je me voyais dans la peau d'un soldat de l'ombre, d'un Résistant de guerre, contraint d'abattre un ennemi dangereux pour toute une communauté de chercheurs besogneux qui,

tous, ne vivaient cachés que pour mieux éclairer l'humanité sur les méfaits d'une organisation ennemie implacable dont les buts premiers étaient le contrôle de l'humanité.

Mardi après-midi, j'eus la grande surprise de recevoir un coup de fil du professeur Ulrich qui me déclara qu'il avait d'importantes révélations à me faire concernant soeur Apolline et qui me demanda de passer le voir à son bureau. Mû par je ne sais quel pressentiment, je pris un revolver muni d'un silencieux que m'avait jadis laissé un malfrat que j'avais pu convaincre de rentrer dans le droit chemin.

Le professeur Ulrich se montra extrêmement froid avec moi. Il m'expliqua qu'après m'avoir téléphoné, soeur Apolline l'avait à son tour contacté pour lui révéler ce qu'elle venait de découvrir à mon sujet et lui dire qu'elle allait exiger ma démission. Le professeur Ulrich devait participer le lendemain à un Congrès et quitta donc le pays le soir-même. A son retour, ayant de suite tenté d'atteindre téléphoniquement

soeur Apolline pour connaître le résultat de ma visite chez elle, il fut surpris de ne pouvoir entrer en communication avec elle et se résolut finalement à appeler la Mère Supérieure de l'Abbaye qui lui répondit hautainement que soeur Apolline brûlait probablement en enfer où il irait lui-même sans doute un jour la rejoindre !

Le professeur Ulrich devina alors que l'entretien entre soeur Apolline et moi-même avait mal tourné. Il me le dit très clairement et me signifia son intention de me dénoncer à la police si je ne le faisais pas immédiatement moi-même. Ayant mis le doigt dans l'engrenage, je ne pouvais le retirer désormais et je crus devoir assumer jusqu'au bout ce qui, pour moi, ressemblait de plus en plus à un chemin de croix. J'abattis le professeur Ulrich avec la même détermination, je pense, qu'un grand nombre de nos Résistants, pendant la seconde guerre mondiale, abattirent des allemands qui étaient pourtant leurs frères. Nécessité faisait alors loi. Comprenez-vous à présent pourquoi je vous ai dit l'autre jour qu'un mal apparent peut parfois être conçu d'un autre

point de vue comme un bien ? Tout est affaire de circonstances et de point de vue. Je quittai cependant le bureau du professeur Ulrich persuadé que c'en était fini, que nul au monde désormais ne se dresserait encore devant moi pour m'empêcher de poursuivre mon oeuvre.

Hélas ! Marqué sans doute par toutes ces années au cours desquelles il avait du se résoudre à dissimuler sans cesse en grande partie ses opinions redoutables pour l'Eglise, ce brave Père Kramer sombra dans une forme de paranoïa qui lui fit imaginer je ne sais quel complot et je ne sais quel « ange exterminateur » avec lequel il aurait prochainement à en découdre. Au lieu de comprendre que la disparition de soeur Apolline et du professeur Ulrich étaient les meilleurs garants de sa sécurité et de celle d'un nombre important d'esprits critiques parvenus peu ou prou aux mêmes conclusions que les siennes, il s'imagina que sa vie même était en danger. Vous pouvez à présent comprendre tout le sens du mot qu'il a laissé et quel désespoir celui-ci provoqua en moi lorsque je le lus.

Je n'ignorais pas que le Père Kramer correspondait électroniquement avec de nombreux apostats vivant, comme lui et moi, au sein même de l'Eglise et cherchant, du dedans même, à la faire enfin vaciller sur ses bases mensongères. J'ai pensé qu'en saisissant son ordinateur et en regardant simplement les mails qui y parviendraient au quotidien vous comprendriez vite les liens qui existaient entre lui, moi-même et soeur Apolline.

Voilà pourquoi, Cher Commissaire, je me suis mis au clavier ce soir pour vous écrire avant de passer de l'autre côté. Ma disparition et mes aveux feront que cette affaire sera « éteinte » comme on dit. Il n'y aura donc pas de procès. Ainsi, mes activités et surtout les noms de mes protégés, ne devront pas être révélés. Un surplus de recherches ne sera pas jugé nécessaire et de cette façon l'ordinateur du Père Kramer ne livrera pas les noms de ses nombreux correspondants qui pourront donc continuer leur salutaire oeuvre de vérité contre un ennemi dont le bon peuple n'a même pas idée qu'il oeuvre contre lui.

Tel est mon voeu ultime commissaire : suspendez toute recherche en ce sens et laissez à de nombreux inconnus besogneux la chance de pouvoir poursuivre en paix leurs travaux historiques et leur travail pédagogique auprès de la multitude.

Ainsi soit-il.

Marcel, Evêque

PS : Par testament, Monsieur le Commissaire Helm, je désire que soit créée une fondation pour aider les chercheurs honnêtes qui travailleront à expliquer au plus grand nombre l'inexistence de Jésus Christ ainsi que l'inutilité et la nuisance réelle des trois grandes religions monothéistes. Je lui lègue tous mes livres et ma fortune. J'explique que cette fondation devra prendre à la fois la forme d'un centre d'études et d'une maison d'édition un peu comparable à ce que furent les éditions Rieder ou Nourry jadis. Faites-moi le plaisir et l'amitié d'en accepter le poste de directeur général. Vous en avez la stature. Pour le reste, le chanoine Kell, au séminaire, saura quoi faire.

Helm était abasourdi par ce qu'il venait de lire. Il resta quelques minutes songeur. Puis il décrocha son téléphone et appela Alain.

- Viens tout de suite dans mon bureau.

Deux minutes plus tard, Alain arrivait, ventre à terre.

- Du neuf enfin, patron ?

- Oui, je sais tout et j'ai des aveux écrits.

- Ah bon ?

- Je vais rédiger un rapport. Mais avant cela nous devons faire quelque chose d'urgent. Suis-moi.

Les deux hommes descendirent dans la cour et montèrent dans la voiture du commissaire. Ce dernier fonça vers le séminaire...

CHAPITRE 18

Arrivé sur place, Helm demanda à parler au chanoine Kell. Quelques minutes plus tard, un homme d'une quarantaine d'années et d'une noble apparence vint vers les deux hommes.

- Je suis le chanoine Kell. On m'a dit que vous souhaitiez me parler ?

- Monsieur le chanoine, je viens de la part de Mgr Marcel. J'ai ici, voyez, quelques feuilles qu'il m'a adressées et je vous prie d'en lire le post-scriptum dont j'ai tout lieu de croire que vous en comprendrez la portée.

Le chanoine lut les quelques lignes. Ses yeux se plissèrent et son regard plongea intensément dans celui de son visiteur.

- Je vois, Monsieur le commissaire, que Mgr

Marcel vous tenait en haute estime. Que puis-je donc faire pour vous ?

- J'aimerais, si vous le voulez bien, que vous me conduisiez au bureau de feu le professeur Kramer. Son ordinateur doit encore s'y trouver je pense.

- Bien entendu, nous n'avons touché à rien. Venez, suivez-moi.

Les trois hommes se dirigèrent en silence vers le bureau du défunt et y pénétrèrent. Le chanoine alluma la lumière et ferma la porte derrière eux.

- Puis-je encore vous être utile ?

- Restez avec nous, Monsieur le chanoine, vous comprendrez ainsi mieux mes intentions. Alain, tu t'y connais bien mieux que moi en informatique. Veux-tu bien mettre en marche cet ordinateur et pénétrer dans tout ce qui peut ressembler à une boîte e-mail.

L'adjoint du commissaire s'installa devant la machine et la mit en marche. En peu de temps il accéda à un logiciel qui gérait quatre adresses e-mail différentes.

- Voilà, je suis dedans. Il y a quatre adresses e-mail et des courriels qui arrivent.

- Inutile de les lire. Veux-tu bien rédiger un mail circulaire que tu vas envoyer à toutes les adresses reprises dans le carnet d'adresse ?

- Un instant, je prépare cela... Voilà, c'est fait. Quel est le message à envoyer ?

- Je te le dicte. « *Le Père Kramer est malheureusement décédé. Merci de ne plus faire parvenir aucun courriel à ce dernier, le contenu de ce que vous pourriez lui écrire risquant de tomber dans d'autres mains. Soyez d'autre part assuré que tout mail que vous auriez pu lui envoyer et qui était resté sur son disque dur depuis son décès a été effacé et n'a pas été lu*. » Voilà, c'est tout.

Alain fit quelques manoeuvres et annonça qu'il en avait terminé.

- Bien. A présent tu vas effacer tous les mails qui se trouvent dans les boîtes et tu vas supprimer chacune des boîtes après en avoir modifié le mot de passe d'accès.

Le commissaire laissa faire Alain et se tourna vers le chanoine Kell. Ce dernier lui sourit.

- Monsieur le commissaire, je vois que vous étiez digne de l'estime que vous portait Mgr Marcel. Le court texte que vous venez de me faire lire me confirme le beau projet qu'était en train de mettre en place Mgr Marcel lorsqu'il nous quitta. Il m'en avait parlé d'abondance car il lui tenait à coeur. Quelle belle idée que cette maison d'édition destinée à éclairer le monde ! Il lui cherchait un directeur général. Vous allez accepter ce poste je suppose ?

- A vrai dire, j'aimerais participer à cette grande oeuvre, mais je ne vois pas bien comment mes occupations professionnelles actuelles pourraient m'en

laisser le temps et même m'autoriser à effectuer un tel travail.

- Rassurez-vous, Monsieur le Commissaire ; Monseigneur Marcel appartenait à une famille fort riche et divers héritages qu'il fit lui ont permis de mettre à la disposition de sa fondation des placements sûrs dont les revenus seuls pourront non seulement assurer le fonctionnement de la maison d'édition, mais aussi une rétribution salariale très confortable à son directeur général et quelques employés.

- Ah ça ! En voilà une surprise. Si je m'y attendais ! Dans ce cas, évidemment... je crois bien que ma décision ne peut qu'aller dans le sens souhaité par Mgr Marcel.

- Quel bonheur ! En conséquence, puis-je déjà vous proposer, en votre qualité de futur directeur général de cette maison d'édition, un manuscrit que le Père Kramer m'avait indiqué avant même de nous quitter ?

- Un manuscrit ?

- Oui, le voici. Il l'avait rangé sur cette étagère.

Le commissaire prit la farde et en lut le titre : « Deux mille ans de mensonge. » Puis il l'ouvrit et découvrit une préface signée de Mgr Marcel. Elle commençait par « je suis heureux de préfacer l'oeuvre d'un homme qui, alors que j'étais jeune étudiant, me montra la lumière... »

- Je peux le conserver ?

- Mais bien sûr. J'espère bien que vous le ferez éditer.

- Comptez sur moi !

Alain, qui n'avait été qu'à moitié attentif à cette conversation tant il était concentré sur son travail éteignit l'ordinateur et se leva.

- Voilà. Tout est comme tu me l'as demandé Georges.

- Parfait. Ainsi, cet ordinateur est devenu anodin. Du moins en apparence. Savez-vous, Monsieur le chanoine, si le Père Kramer avait des héritiers et s'il a pris des dispositions de dernières volontés ?

- Il n'avait pas d'héritiers. Mais il avait fait un testament... en ma faveur.

- Mais alors, ce que nous venons de faire était inutile ? Cet ordinateur vous revenait de droit.

- Non, cela n'a pas été inutile car cela m'a démontré votre bonne foi.

Le chanoine sourit à nouveau au commissaire et à son adjoint, d'un sourire entendu qui en disait long...

Helm et Alain le quittèrent puis regagnèrent leur voiture qui prit aussitôt le chemin de leurs bureaux.

- Tu m'expliqueras Georges ? Car je n'ai pas bien suivi ce que vous vous êtes dit tous les deux.

- Bien sûr. Mais ce sera autour d'un bon verre, ce soir, si tu veux bien. Je t'invite à la maison. J'ai beaucoup

de choses étonnantes à te raconter. Avant cela, cependant, je dois rédiger mon rapport définitif sur cette affaire et rédiger une lettre pour le « patron ».

- Une lettre ?

- Oui Alain. Je crois que nos chemins vont bientôt se séparer. J'en suis même sûr. A moins que tu ne veuilles continuer à travailler avec moi dans un nouveau domaine. Mais je t'en parlerai ce soir.

Machinalement, le commissaire ouvrit la radio pour se changer un peu les idées. Après trente secondes de musique, un journal parlé débuta ainsi :

- Nous venons d'apprendre que l'évêque Marcel est décédé cette nuit d'une chute malencontreuse dans les escaliers de l'évêché...

Helm coupa le bouton avec un geste d'agacement.

- Pauvre évêque. C'était un homme bien. Il s'est malheureusement trouvé coincé dans une série d'événements devenus incontrôlables. Il s'est sacrifié pour en sauver beaucoup d'autres et il n'aura pas la joie de voir naître et croître sa plus belle oeuvre. Quant à la hiérarchie catholique, ces gens-là ont décidément l'art de présenter les choses à leur avantage... Ils viennent encore de gagner une bataille en dissimulant l'origine et les raisons du décès de l'un d'entre eux. Mais il perdront la guerre.

Helm se tourna alors vers Alain et lui dit :

- Si je voulais paraphraser Voltaire, mon cher Alain, je dirais que la preuve même que les hommes d'église sont en tout cas mauvais prophètes, c'est qu'il n'ont pas prédit leur...

FIN

PAGE BLANCHE



Page laissée volontairement blanche



Page laissée volontairement blanche



FACE BLANCHE DE LA COUVERTURE

C’est au fil d’une intrigue policière que l’auteur conduit ses lecteurs à réfléchir sur certains aspects largement ignorés du christianisme. Ce faisant, il pose le problème de la valeur intrinsèque de cette religion et, plus largement, d’autres croyances religieuses dont les origines sont semblables...

A propos de l’auteur :

Sous le pseudonyme de Charles-Louis Delporte se cache un auteur demeurant en Belgique et connu pour ses travaux touchants aux croyances irrationnelles les plus diverses.

Dos de couverture